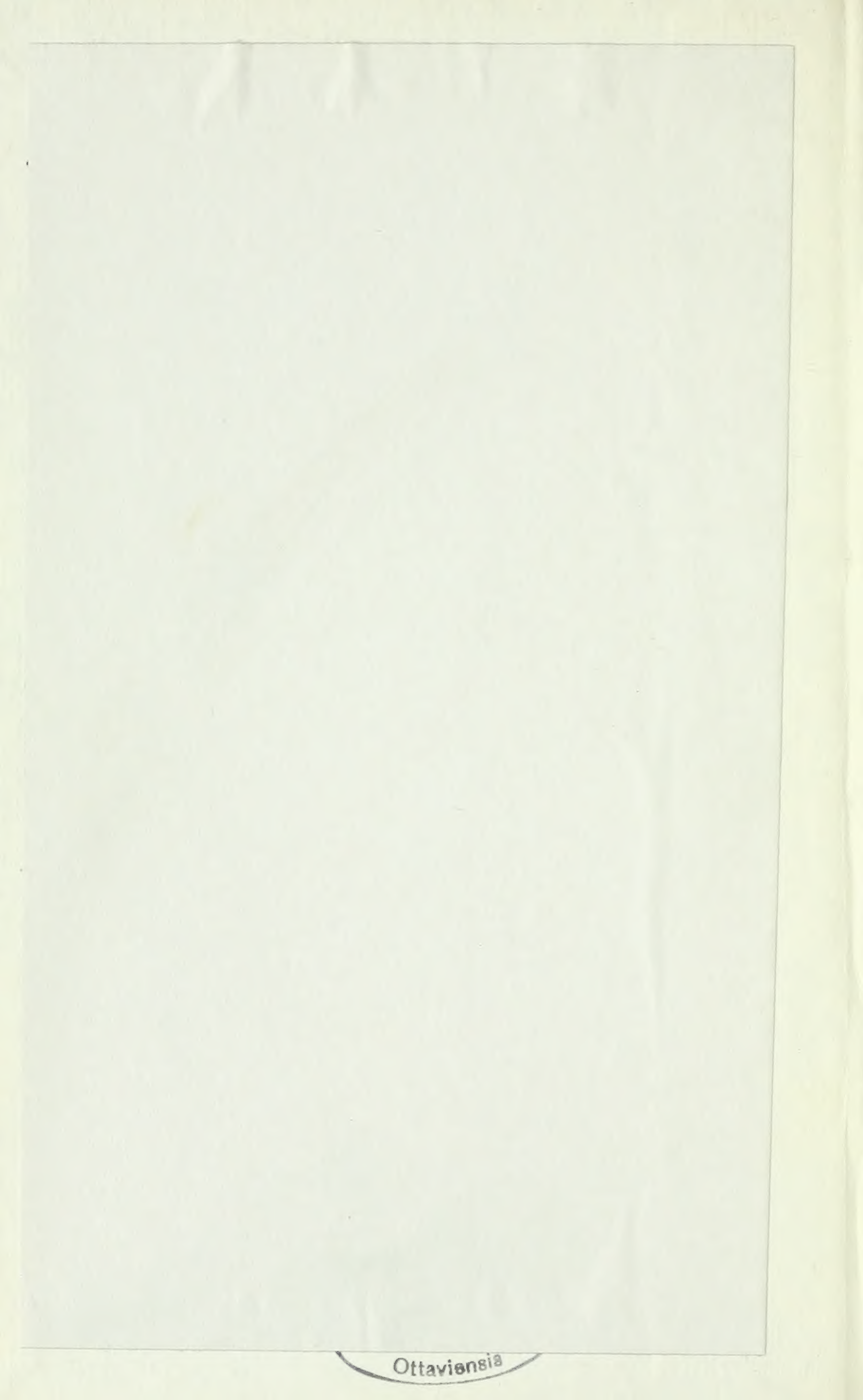
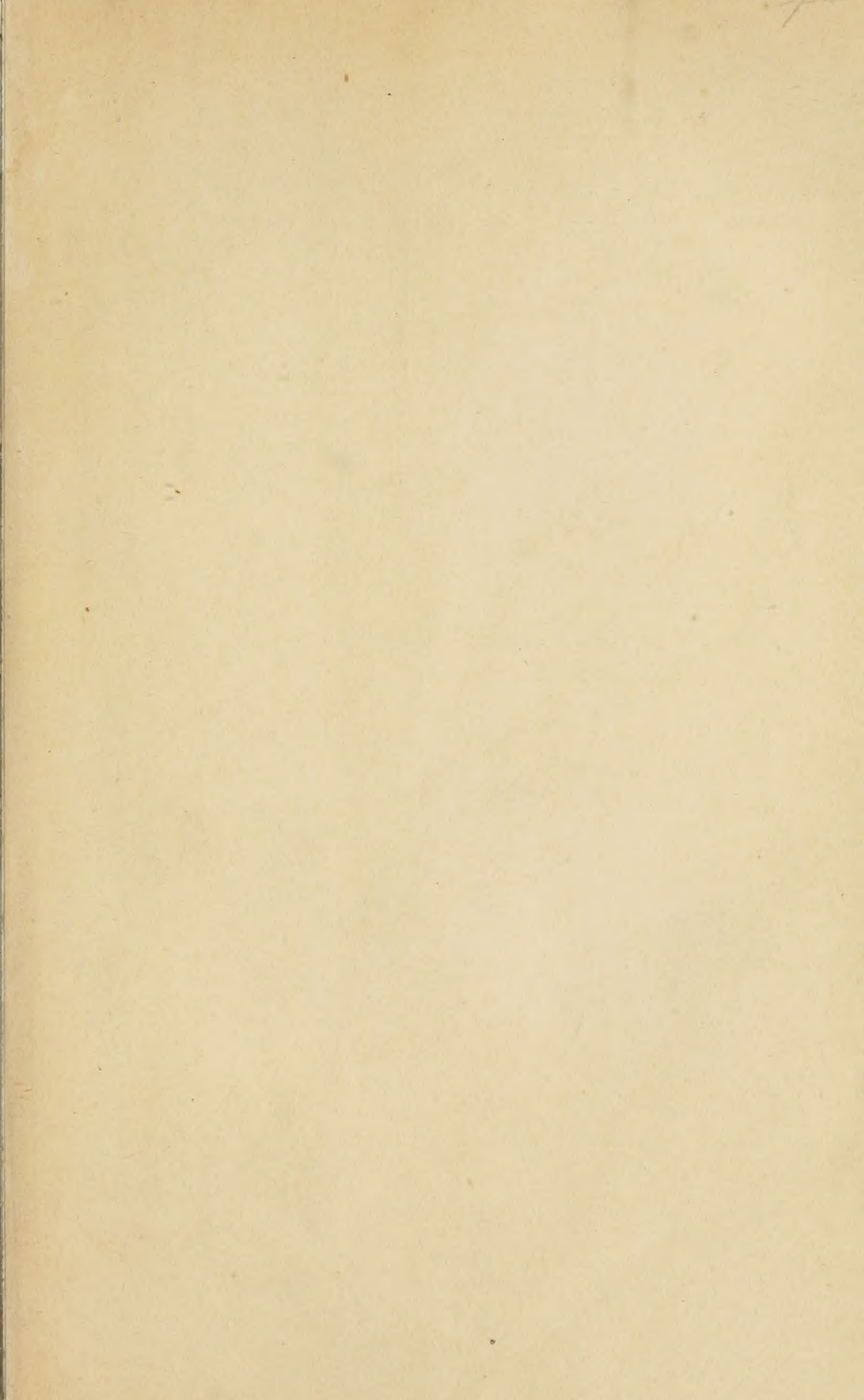



Ottaviensia

28-3-69







ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

JULES LAFORGUE

I

— *POÉSIES* —

LE SANGLOT DE LA TERRE — LES COMPLAINTES
L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXII

IL A ÉTÉ TIRÉ :

49 exemplaires sur vergé d'Arches
numérotés à la presse de 1 à 49.

250 exemplaires sur papier vergé pur fil
numérotés de 50 à 299.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

1473

POÉSIES

I

Jules Laforgue est né, le 16 août 1860, à Montevideo, d'une famille d'origine bretonne. A l'âge de six ans environ, il vint avec les siens à Tarbes et fit ses études au lycée de cette ville de 1869 à 1876. Il vécut obscurément à Paris de 1876 à 1881, et à la fin de cette année fut engagé comme lecteur de l'Impératrice Augusta d'Allemagne. Il occupa ce poste jusqu'au mois de septembre 1886, revint se fixer à Paris où il mourut onze mois plus tard, le 20 août 1887, au moment où il se préparait à publier les *Moralités Légendaires* et un volume de souvenirs sur *Berlin.*

Les *Complaintes* (1885), l'*Imitation de Notre-Dame-la-Lune* (1886) et le *Concile Féerique* (1886) avaient

seuls paru de son vivant. Depuis lors, diverses revues publièrent de ce poète, mort à vingt-sept ans, les reliques, poèmes, notes d'esthétique, impressions et lettres. La première et seule réunion des divers écrits de Jules Laforgue est l'édition en trois volumes publiée, de 1900 à 1903, par le Mercure de France, et qui comprend I. Poésies. — II. Moralités Légendaires. — III. Mélanges Posthumes. La mise au jour de nouveaux papiers du poète, et la mesure dans laquelle s'est accrue, depuis vingt ans, la renommée posthume de l'écrivain justifient et commandent aujourd'hui une réunion plus complète des œuvres achevées ou fragmentaires dont ce recueil de *Poésies* forme le premier volume.

LE SANGLOT DE LA TERRE

1878-1883

De la santé et un supplément d'argent,
Voilà, Seigneur, tout ce que je demande.

Henri Heine.

Ces trente et un poèmes sont choisis parmi les brouillons et la partielle mise au net d'un volume que Jules Laforgue écrivit antérieurement aux *Complaintes* et réserva. Nous avons écarté les pièces inachevées et les nombreuses variantes, plus un certain nombre de strophes isolées.

On trouve déjà dans ces brouillons une note exprimant le désir de ne voir mettre de majuscules au début des vers que si la syntaxe l'exige. Cette modification typographique, stipulée par un certain nombre de poètes récents, est logique : cependant nous ne l'avons pas adoptée ici, parce que les éditions précédentes de Laforgue n'en tenaient pas compte, et que nous avons pensé devoir nous ranger à une coutume encore générale, dans une édition destinée à la généralité du public.

Plusieurs notes donnent à penser que le volume devrait s'appeler *le Sanglot de la Terre* (présageant les *Complaintes*), avec ces cinq sous-titres : *Lamma Sabacthani*, *Angoisses*, *Poème de la Mort*, *Résignations infinies*, *Spleen*, et l'épigraphe que nous reproduisons. Ces poèmes furent écrits de 1878 à 1883.

(Note de la première édition des *Œuvres Complètes*).

COMPLAINTE

DE L'ORGANISTE DE NOTRE-DAME DE NICE

Voici que les corbeaux hivernaux
Ont psalmodié parmi nos cloches,
Les averses d'automne sont proches,
Adieu les bosquets des casinos.

Hier, elle était encor plus blême,
Et son corps frissonnait tout transi,
Cette église est glaciale aussi !
Ah ! nul ici-bas que moi ne l'aime.

Moi ! Je m'entaillerai bien le cœur,
Pour un sourire si triste d'elle !
Et je lui en resterai fidèle
A jamais, dans ce monde vainqueur.

Le jour qu'elle quittera ce monde,
Je vais jouer un *Miserere*
Si cosmiquement désespéré
Qu'il faudra bien que Dieu me réponde !

Non, je resterai seul, ici-bas,
Tout à la chère morte phtisique,
Berçant mon cœur trop hypertrophique
Aux éternelles fugues de Bach.

Et tous les ans, à l'anniversaire,
Pour nous, sans qu'on se doute de rien,
Je déchaînerai ce *Requiem*
Que j'ai fait pour la mort de la Terre !

SOIR DE CARNAVAL

Paris chahute au gaz. L'horloge comme un glas
Sonne une heure. Chantez ! dansez ! la vie est brève,
Tout est vain, — et, là-haut, voyez, la lune rêve
Aussi froide qu'au temps où l'homme n'était pas.

Ah ! quel destin banal ! Tout miroite et puis passe,
Nous leurrant d'infini par le Vrai, par l'Amour;
Et nous irons ainsi, jusqu'à ce qu'à son tour
La terre crève aux cieux, sans laisser nulle trace.

Où réveiller l'écho de tous ces cris, ces pleurs,
Ces fanfares d'orgueil que l'histoire nous nomme,
Babylone, Memphis, Bénarès, Thèbes, Rome,
Ruines où le vent sème aujourd'hui des fleurs?

Et moi, combien de jours me reste-t-il à vivre?
Et je me jette à terre, et je crie et frémis,
Devant les siècles d'or pour jamais endormis
Dans le néant sans cœur dont nul Dieu ne délivre !

Et voici que j'entends, dans la paix de la nuit,
Un pas sonore, un chant mélancolique et bête
D'ouvrier ivre-mort qui revient de la fête
Et regagne au hasard quelque ignoble réduit.

Oh ! la vie est trop triste, incurablement triste !
Aux fêtes d'ici-bas j'ai toujours sangloté :
« Vanité, vanité, tout n'est que vanité ! »
— Puis je songeais : où sont les cendres du Psalmiste?

LA CHANSON

DU PETIT HYPERTROPHIQUE

C'est d'un' maladie d' cœur
Qu'est mort', m'a dit l' docteur,
        Tir-lan-laire !
        Ma pauv' mère;
Et que j'irai là-bas,
Fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

On rit d' moi dans les rues,
De mes min's incongrues
        La-i-tou !
        D'enfant saoul;
Ah ! Dieu ! C'est qu'à chaqu' pas
J'étouff', moi, je chancelle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Aussi j' vais par les champs
Sangloter aux couchants,
    La-ri-rette !
    C'est bien bête.
Mais le soleil, j' sais pas,
M' semble un cœur qui ruisselle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Ah ! si la p'tite Gen'viève
Voulait d' mon cœur qui s' crève.
    Pi-lou-i !
    Ah, oui !
J' suis jaune et triste, hélas !
Elle est ros', gaie et belle !
J'entends mon cœur qui bat,
C'est maman qui m'appelle !

Non, tout le monde est méchant,
Hors le cœur des couchants,
    Tir-lan-laire !
    Et ma mère,
Et j' veux aller là-bas
Fair' dodo z'avec elle...
Mon cœur bat, bat, bat...
Dis, Maman, tu m'appelles?

SPLEEN DES NUITS DE JUILLET

Les jardins de rosiers mouillés de clair de lune
Font des rumeurs de soie, aux langueurs des jets d'eau
Ruisselant frais sur les rondeurs vertes des dos
Contournés de tritons aspergeant un Neptune.

Aux berges, sous des noirs touffus, où des citrons
Voudraient être meurtris des lunaires caresses,
Des Vierges dorment, se baignent, défont leurs tresses,
Ou par les prés, les corps au vent, dansent en rond.

D'autres, l'écume aux dents, vont déchirant leurs voiles,
Pleurant, griffant leurs corps fiévreux, pleins de frissons,
Saccageant les rosiers et mordant les gazons,
Puis, rient ainsi que des folles, vers les étoiles.

Et d'autres, sur le dos, des fleurs pour oreillers,
Râlent de petits cris d'épuisantes délices;
Sur leurs seins durs et chauds, leurs ventres et leurs cuisses,
Effeuillent en rêvant les pétales mouillés.

Des blancheurs se cherchant s'agrafent puis s'implorent,
Roulant sous les buissons ensanglantés de houx
D'où montent des sanglots aigus mourants et doux,
Et des halètements irrassasiés, encore...

Ah ! spleen des nuits d'été ! Universel soupir,
Miséréré des vents, couchants mortels d'automne;
Depuis l'éternité ma plainte monotone
Chante le Bien-aimé qui ne veut pas venir !

O Bien-aimé ! Il n'est plus temps, mon cœur se crève
Et trop pour t'en vouloir, mais j'ai tant sangloté,
Vois-tu, que seul m'est doux le spleen des nuits d'été,
Des nuits longues où tout est frais, comme un grand rêve...

FARCE ÉPHÉMÈRE

Non ! avec ses Babels, ses sanglots, ses fiertés,
L'Homme, ce pou rêveur d'un piètre mondicule,
Quand on y pense bien est par trop ridicule,
Et je reviens aux mots tant de fois médités.

Songez ! depuis des flots sans fin d'éternités,
Cet azur qui toujours en tous les sens recule,
De troupeaux de soleils à tout jamais pullule,
Chacun d'eux conduisant des mondes habités...

Mais non ! n'en parlons plus ! c'est vraiment trop risible !
Et j'ai montré le poing à l'azur insensible !
Qui m'avait donc grisé de tant d'espoirs menteurs?

Éternité ! pardon. Je le vois, notre terre
N'est, dans l'universel hosannah des splendeurs,
Qu'un atome où se joue une farce éphémère.

APOTHÉOSE

En tous sens, à jamais, le silence fourmille
De grappes d'astres d'or mêlant leurs tournoiements.
On dirait des jardins sablés de diamants,
Mais, chacun, morne et très solitaire, scintille.

Or, là-bas, dans ce coin inconnu, qui pétille
D'un sillon de rubis mélancoliquement,
Tremblote une étincelle au doux clignotement :
Patriarche éclaireur conduisant sa famille.

Sa famille : un essaim de globes lourds fleuris.
Et sur l'un, c'est la terre, un point jaune, Paris,
Où, pendue, une lampe, un pauvre fou qui veille :

Dans l'ordre universel, frêle, unique merveille.
Il en est le miroir d'un jour et le connaît.
Il y rêve longtemps, puis en fait un sonnet.

ENCORE A CET ASTRE

Espèce de soleil ! tu songes : — Voyez-les,
Ces pantins morphinés, buveurs de lait d'ânesse
Et de café; sans trêve, en vain, je leur caresse
L'échine de mes feux, ils vont étiolés ! —

— Eh ! c'est toi, qui n'as plus que des rayons gelés !
Nous, nous, mais nous crevons de santé, de jeunesse !
C'est vrai, la Terre n'est qu'une vaste kermesse,
Nos hourrahs de gaîté courbent au loin les blés.

Toi seul claques des dents, car tes taches accrues,
Te mangent, ô Soleil, ainsi que des verrues
Un vaste citron d'or, et bientôt, blond moqueur,

Après tant de couchants dans la pourpre et la gloire,
Tu seras en risée aux étoiles sans cœur,
Astre jaune et grêlé, flamboyante écumoire !

SIESTE ÉTERNELLE

Le blanc soleil de juin amollit les trottoirs.
Sur mon lit, seul, prostré comme en ma sépulture
(Close de rideaux blancs, œuvre d'une main pure),
Je râle doucement aux extases des soirs.

Un relent énervant expire d'un mouchoir
Et promène sur mes lèvres sa chevelure
Et, comme un piano voisin rêve en mesure,
Je tournoie au concert rythmé des encensoirs.

Tout est un songe. Oh ! viens, corps soyeux que j'adore,
Fondons-nous, et sans but, plus oublieux encore;
Et tiédis longuement ainsi mes yeux fermés.

Depuis l'éternité, croyez-le bien, Madame,
L'Archet qui sur nos nerfs pince ces tristes gammes
Appelait pour ce jour nos atomes charmés.

MÉDIOCRITÉ

Dans l'infini criblé d'éternelles splendeurs,
Perdu comme un atome, inconnu, solitaire,
Pour quelques jours comptés, un bloc appelé Terre
Vole avec sa vermine aux vastes profondeurs.

Ses fils, blêmes, fiévreux, sous le fouet des labeurs
Marchent, insoucieux de l'immense mystère,
Et quand ils voient passer un des leurs qu'on enterre,
Saluent, et ne sont pas hérissés de stupeurs.

La plupart vit et meurt sans soupçonner l'histoire
Du globe, sa misère en l'éternelle gloire,
Sa future agonie au soleil moribond.

Vertiges d'univers, cieux à jamais en fête !
Rien, ils n'auront rien su. Combien même s'en vont
Sans avoir seulement visité leur planète.

CURIOSITÉS DÉPLACÉES

Oui moi, je veux savoir ! Parlez ! pourquoi ces choses?
Où chercher le Témoin de tout? Car l'univers
Garde un cœur quelque part en ses métamorphoses !
— Mais nous n'avons qu'un coin des immenses déserts !

Un coin ! et tout là-bas déroulement d'espaces
A l'infini ! Peuples de frères plus heureux !
Qui ne retrouveront pas même, un jour, nos traces
Quand ils voyageront à leur tour par ces lieux !

Et j'interroge encor, fou d'angoisse et de doute !
Car il est une Enigme au moins ! J'attends ! j'attends !
Rien ! J'écoute tomber les heures goutte à goutte.
— Mais je puis mourir ! Moi ! Nul n'attendrit le temps !

Mourir ! n'être plus rien ! Rentrer dans le silence !
Avoir jugé les Cieux et s'en aller sans bruit !
Pour jamais ! sans savoir ! Tout est donc en démence !
— Mais qui donc a tiré l'Univers de la nuit?

MARCHE FUNÈBRE

POUR LA MORT DE LA TERRE

(*Billet de faire-part*)

Lento,

O convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or,
Doucement, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très lent de votre sœur qui dort.

Les temps sont révolus ! Morte à jamais, la Terre,
Après un dernier râle (où tremblait un sanglot !)
Dans le silence noir du calme sans écho,
Flotte ainsi qu'une épave énorme et solitaire.
Quel rêve ! est-ce donc vrai? par la nuit emporté,
Tu n'es plus qu'un cercueil, bloc inerte et tragique
Rappelle-toi pourtant ! Oh ! l'épopée unique !...
Non, dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Et pourtant souviens-toi, Terre, des premiers âges,
Alors que tu n'avais, dans le spleen des longs jours,
Que les pantoums du vent, la clameur des flots sourds,
Et les bruissements argentins des feuillages.
Mais l'être impur paraît ! ce frêle révolté
De la sainte Maïa déchire les beaux voiles
Et le sanglot des temps jaillit vers les étoiles...
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Oh ! tu n'oublieras pas la nuit du moyen âge,
Où, dans l'affolement du glas du « *Dies iræ* »,
La Famine pilait les vieux os déterrés
Pour la Peste gorgeant les charniers avec rage.
Souviens-toi de cette heure où l'homme épouvanté,
Sous le ciel sans espoir et têtu de la Grâce,
Clamait : « Gloire au Très-Bon », et maudissait sa race !
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Hymnes ! autels sanglants ! ô sombres cathédrales,
Aux vitraux douloureux, dans les cloches, l'encens.
Et l'orgue déchaînant ses hosannahs puissants !
O cloîtres blancs perdus ! pâles amours claustrales,

... ce siècle hystérique où l'homme a tant douté,
Et s'est retrouvé seul, sans Justice, sans Père,
Roulant par l'inconnu, sur un bloc éphémère.
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Et les bûchers ! les plombs ! la torture ! les bagnes !
Les hôpitaux de fous, les tours, les lupanars,
La vieille invention ! la musique ! les arts
Et la science ! et la guerre engraissant la campagne !
Et le luxe ! le spleen, l'amour, la charité !
La faim, la soif, l'alcool, dix mille maladies !
Oh ! quel drame ont vécu ces cendres refroidies !
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Où donc est Çakia, cœur chaste et trop sublime,
Qui saigna pour tout être et dit la bonne Loi?
Et Jésus triste et doux qui douta de la Foi
Dont il avait vécu, dont il mourait victime?
Tous ceux qui sur l'énigme atroce ont sangloté?
Où, leurs livres, sans fond, ainsi que la démence?
Oh ! que d'obscurs aussi saignèrent en silence !..
Mais dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité...

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Et plus rien ! ô Vénus de marbre ! eaux-fortes vaines !
Cerveau fou de Hegel ! doux refrains consolants !
Clochers brodés à jour et consumés d'élans.
Livres où l'homme mit d'inutiles victoires !
Tout ce qu'a la fureur de tes fils enfanté,
Tout ce qui fut ta fange et ta splendeur si brève,
O Terre, est maintenant comme un rêve, un grand rêve.
Va, dors, c'est bien fini, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques...

Dors pour l'éternité, c'est fini, tu peux croire
Que ce drame inouï ne fut qu'un cauchemar,
Tu n'es plus qu'un tombeau qui promène au hasard
...sans nom dans le noir sans mémoire.
C'était un songe, oh ! oui, tu n'as jamais été !
Tout est seul ! nul témoin ! rien ne voit, rien ne pense.
Il n'y a que le noir, le temps et le silence...
Dors, tu viens de rêver, dors pour l'éternité.

O convoi solennel des soleils magnifiques,
Nouez et dénouez vos vastes masses d'or,
Doucement, tristement, sur de graves musiques,
Menez le deuil très lent de votre sœur qui dort.

FANTAISIE

Pourquoi pas ? Ah ! Dieu ! Dieu ! l'universelle Mère
Se tient devant ses fils en adoration
L'idéal vers qui râle obstinément la terre,
Est l'état naturel de la création.

Quel rêve ! de partout, par le noir sans limite,
Que pour l'éternité son sang illumina,
Ne montent vers ce Cœur, où l'univers palpite,
Que les cœurs consolés d'un unique hosannah !

Dans l'extase sans but, d'amour rassasiée,
Qui consume à jamais l'univers simple et pur,
Seule, on ne sait comment, la terre est oubliée,
La terre, si timide en sa ouate d'azur.

Mais il est temps encor ! Ah ! trouvons quelque chose.
Laissons tout, nos amours, nos rèves, nos travaux,
Hurlons, perçons la nuit, que rien ne se repose
Avant qu'un cri suprême ait trouvé des échos.

Oh ! l'on finira bien pourtant par nous entendre !
On verra des signaux, et les Soleils un jour
Arrivant des lointains bénis viendront nous prendre
Et nous emporteront dans la Fête d'amour.

Comme on s'empressera devant ces pauvres frères !
Oh ! que de questions ! et nous leur dirons tout,
La mort, nos dieux, nos arts, nos fanges, nos misères,
Et que sans moi la Terre eût souffert jusqu'au bout.

Et tout nous gâtera : bêtes, fleurs, êtres, choses.
Tous les morts renaîtront à l'unique aujourd'hui,
Croyant avoir rêvé, dans ces apothéoses
Les mondes au complet s'aimeront sans ennui.

Oh ! spasme universel des uniques vendanges !
Dans ce baiser qui fond le tout dans l'Idéal,
Moi je me sens plus triste encor parmi ces anges,
Moi, devenu de Christ humain Christ sidéral.

Car il faut que je saigne et toujours et quand même,
Mais on n'en saura rien, je vivrai dans les bois,
Évitant les vivants de peur que quelqu'un m'aime:
Et seul, je pleurerai les choses d'autrefois.

ROSACE EN VITRAIL

Vraiment ! tout ce qu'un Cœur, trop solitaire, amasse
De remords de la vie et d'adoration,
Flambe, brûle, pourrit, saigne en cette rosace
Et ruisselle à jamais de consolation.

Oh ! plus que dans les fleurs de fard de Baudelaire,
Plus que dans les refrains d'automne de Chopin,
Plus qu'en un Rembrandt roux qu'un rayon jaune éclaire,
Seuls aussi bons aux spleens sont les couchants de juin.

Vaste rosace d'or, d'azur et de cinabre
Pour ce coin recueilli mysticisant le jour,
Tu dis bien notre vie et splendide et macabre,
Et je veux me noyer en toi, crevé d'amour !

D'abord, ton Cœur, calice ouvré de broderies,
Semble, dans son ardeur d'âme de reposoir,
Un lac de sang de vierge, où mille pierreries
Brûlent mystiquement, nuit et jour, sans espoir !

De ce foyer d'essors, féerique apothéose,
Jaillissent huit rayons, échelle de couleurs,
Où des tons corrompus, mourants, se décomposent,
Symboles maladifs de subtiles douleurs.

O blancs neigeux et purs, ô pétales d'aurore,
Blancs rosés, lilas blanc, fleurs des vierges écrins,
N'êtes-vous pas l'enfance, où le remords encore
Et les spleens furieux n'ont pas cassé nos reins?

Et vous, l'âpre jeunesse éclatant en vingt gerbes
D'ivresse, vers le calme éternel du soleil,
Bleus francs, verts des juillets, écarlates superbes,
Lits chauds de tresses d'or, braises de rut vermeil?

Alors, le grand bouquet tragique de la Vie !
Les mornes violets des désillusions,
Les horizons tout gris de l'ornière suivie
Et les tons infernaux de nos corruptions !

Ah ! quel riche trésor l'artiste Amour étale !
Orangés sulfureux, or roux, roses meurtris,
Blancs de cold-cream; et la splendeur orientale
Des verts, des lilas noirs et des jaunes pourris !

L'alcool, les cuivres chauds des alambics; les bières,
Gamme de blonds; les ors liquides et vermeils,
Les verts laiteux, les blancs, les bleus incendiaires,
L'opale des crachats et le plomb des réveils.

Toussez, ô gris du spleen, défilé monotone
Des tons neutres, plâtreux, enfumés, endeuillés;
Sépias, roux déteints, averses, ciels d'automne;
Soleils soufrés croulant dans les bois dépouillés;

C'est la mort, la catin en cire, aux fards malades;
Et son clavier de verts, des algues au fiel;
Ses jaunes luxueux, ses roses de pommades,
Ses bitumes fondant dans le noir éternel !

Chaste rosace d'or, d'azur et de cinabre,
Va, je viendrai souvent lire en toi, loin du jour,
L'Illusion, plus morne en son chahut macabre,
Et me noyer en toi, crevé, crevé d'amour !

LITANIES DE MISÈRE

Frères, Frères, bercez vos rancœurs infinies
Au rythmique sanglot des douces litanies.

. . . .

Fécondeurs de soleils, voyageant aux cieux bleus,

Un lac incandescent tombe et puis s'éparpille
En vingt blocs qu'il entraîne ainsi qu'une famille.

Et l'un deux, après bien des siècles de jours lents,
Aux baisers du soleil sent tressaillir ses flancs.

La vie éclot au fond des mers des premiers âges,
Monades, vibrions, polypiers, coquillages.

Puis les vastes poissons, reptiles, crustacés
Râclant les pins géants de leurs dos cuirassés.

Puis la plainte des bois, la nuit, sous les rafales,
Les fauves, les oiseaux, le cri-cri des cigales.

Enfin paraît un jour, grêle, blême d'effroi,
L'homme au front vers l'azur, le grand maudit, le roi.

Il voit le mal de tout, sans but ! La litanie
Des siècles, vers les cieux...

***

La femme hurle aux nuits, se tord et mord ses draps
Pour pondre des enfants vils, malheureux, ingrats.

La moitié meurt avant un an, dans la misère,
Sans compter les mort-nés bons à cacher sous terre.

L'homme, les fleurs, les nids, tout sans trêve travaille,
Car la vie à chaque heure est une âpre bataille.

Et malheur aux vaincus, aux faibles, aux trop doux,
Aux trop bons pour vouloir hurler avec les loups.

La faim, l'amour, l'espoir, ... la maladie,
Puis la mort, c'est toujours la même comédie.

Et d'abord les trois quarts crient : « Pas de quoi manger ! »
Et sont pour l'autre quart un perpétuel danger.

POUR LE LIVRE D'AMOUR

Je puis mourir demain et je n'ai pas aimé.
Mes lèvres n'ont jamais touché lèvres de femme,
Nulle ne m'a donné dans un regard son âme,
Nulle ne m'a tenu contre son cœur pâmé.

Je n'ai fait que souffrir, pour toute la nature,
Pour les êtres, le vent, les fleurs, le firmament,
Souffrir par tous mes nerfs, minutieusement
Souffrir de n'avoir pas d'âme encore assez pure.

J'ai craché sur l'amour et j'ai tué la chair !
Fou d'orgueil, je me suis roidi contre la vie !
Et seul sur cette Terre à l'Instinct asservie
Je défiais l'Instinct avec un rire amer.

Partout, dans les salons, au théâtre, à l'église,
Devant ces hommes froids, les plus grands, les plus fins.
Et ces femmes aux yeux doux, jaloux ou hautains
Dont on redorerait chastement l'âme exquise,

Je songeais : tous en sont venus là ! J'entendais
Les râles de l'immonde accouplement des brutes !
Tant de fanges pour un accès de trois minutes !
Hommes, soyez corrects ! ô femmes, minaudez !

HYPERTROPHIE

Astres lointains des soirs, musiques infinies,
Ce Cœur universel ruisselant de douceur
Est le cœur de la Terre et de ses insomnies.
En un pantoum sans fin, magique et guérisseur
Bercez la Terre, votre sœur.

Le doux sang de l'Hostie a filtré dans mes moelles,
J'asperge les couchants de tragiques rougeurs,
Je palpite d'exil dans le cœur des étoiles,
Mon spleen fouette les grands nuages voyageurs.
Je beugle dans les vents rageurs.

Aimez-moi. Bercez-moi. Le cœur de l'œuvre immense
Vers qui l'Océan noir pleurait, c'est moi qui l'ai.
Je suis le cœur de tout, et je saigne en démence
Et déborde d'amour par l'azur constellé,
Enfin ! que tout soit consolé.

CRÉPUSCULE DE DIMANCHE D'ÉTÉ

Une belle journée. Un calme crépuscule
. . . .
Rentrent, sans se douter que tout est ridicule,
En frottant du mouchoir leurs beaux souliers poudreux.

O banale rancœur de notre farce humaine !
Aujourd'hui, jour de fête et gaieté des faubourgs,
Demain le dur travail, pour toute la semaine.
Puis fête, puis travail, fête... travail... toujours.

Par l'azur tendre et fin tournoient les hirondelles
Dont je traduis pour moi les mille petits cris.
Et peu à peu je songe aux choses éternelles,
Au-dessus des rumeurs qui montent de Paris.

Oh ! tout là-bas, là-bas... par la nuit du mystère,
Où donc es-tu, depuis tant d'astres, à présent...
O fleuve chaotique, ô Nébuleuse-mère,
Dont sortit le Soleil, notre père puissant?

Où sont tous les soleils qui sur ta longue route
Bondirent, radieux, de tes flancs jamais las?
Ah ! ces frères du nôtre, ils sont heureux sans doute
Et nous ont oubliés, ou ne nous savent pas.

Comme nous sommes seuls, pourtant, sur notre terre,
Avec notre infini, nos misères, nos dieux,
Abandonnés de tout, sans amour et sans père,
Seuls dans l'affolement universel des Cieux !

COUCHANT D'HIVER

au Bois.

Quel couchant douloureux nous avons eu ce soir !
Dans les arbres pleurait un vent de désespoir,
Abattant du bois mort dans les feuilles rouillées.
A travers le lacis des branches dépouillées
Dont l'eau-forte sabrait le ciel bleu-clair et froid,
Solitaire et navrant, descendait l'astre-roi.
O Soleil ! l'autre été, magnifique en ta gloire,
Tu sombrais, radieux comme un grand Saint-Ciboire,
Incendiant l'azur ! A présent, nous voyons
Un disque safrané, malade, sans rayons,
Qui meurt à l'horizon balayé de cinabre,
Tout seul, dans un décor poitrinaire et macabre,
Colorant faiblement les nuages frileux
En blanc morne et livide, en verdâtre fielleux,

Vieil or, rose-fané, gris de plomb, lilas pâle.
Oh ! c'est fini, fini ! longuement le vent râle,
Tout est jaune et poussif; les jours sont révolus,
La Terre a fait son temps; ses reins n'en peuvent plus.
Et ses pauvres enfants, grêles, chauves et blêmes
D'avoir trop médité les éternels problèmes,
Grelottants et voûtés sous le poids des foulards
Au gaz jaune et mourant des brumeux boulevards,
D'un œil vide et muet contemplent leurs absinthes,
Riant amèrement, quand des femmes enceintes
Défilent, étalant leurs ventres et leurs seins,
Dans l'orgueil bestial des esclaves divins...

Ouragans inconnus des débâcles finales,
Accourez ! déchaînez vos trombes de rafales !
Prenez ce globe immonde et poussif ! balayez
Sa lèpre de cités et ses fils ennuyés !
Et jetez ses débris sans nom au noir immense !
Et qu'on ne sache rien dans la grande innocence
Des soleils éternels, des étoiles d'amour,
De ce Cerveau pourri qui fut la Terre, un jour.

NOEL SCEPTIQUE

Noël ! Noël ! j'entends les cloches dans la nuit...
Et j'ai, sur ces feuillets sans foi posé ma plume :
O souvenirs, chantez ! tout mon orgueil s'enfuit,
Et je me sens repris de ma grande amertume.

Ah ! ces voix dans la nuit chantant Noël ! Noël !
M'apportent de la nef qui, là-bas, s'illumine,
Un si tendre, un si doux reproche maternel
Que mon cœur trop gonflé crève dans ma poitrine...

Et j'écoute longtemps les cloches, dans la nuit...
Je suis le paria de la famille humaine,
A qui le vent apporte en son sale réduit
La poignante rumeur d'une fête lointaine.

PETITE CHAPELLE

Peuples du Christ, j'expose,
En un ostensoir lourd,
Ce cœur meurtri d'amour
Qu'un sang unique arrose.

Ardente apothéose,
Mille cierges autour
Palpitent nuit et jour
Dans une brume rose.

Ainsi que, jour et nuit,
Se lamentent vers lui,
Comme vers leur idole,

Les cœurs crevés venus
Pour ces maux inconnus
Dont rien, rien ne console.

L'IMPOSSIBLE

Je puis mourir ce soir ! Averses, vents, soleil
Distribueront partout mon cœur, mes nerfs, mes moelles.
Tout sera dit pour moi ! Ni rêve, ni réveil.
Je n'aurai pas été là-bas, dans les étoiles !

En tous sens, je le sais, sur ces mondes lointains,
Pèlerins comme nous des pâles solitudes,
Dans la douceur des nuits tendant vers nous les mains,
Des Humanités sœurs rêvent par multitudes !

Oui ! des frères partout ! (Je le sais, je le sais !)
Ils sont seuls comme nous. — Palpitants de tristesse,
La nuit, ils nous font signe ! Ah ! n'irons-nous, jamais?
On se consolerait dans la grande détresse !

Les astres, c'est certain, un jour s'aborderont !
Peut-être alors luira l'Aurore universelle
Que nous chantent ces gueux qui vont, l'Idée au front !
Ce sera contre Dieu la clameur fraternelle !

Hélas ! avant ces temps, averses, vents, soleil
Auront au loin perdu mon cœur, mes nerfs, mes moelles,
Tout se fera sans moi ! Ni rêve, ni réveil !
Je n'aurai pas été dans les douces étoiles !

DEVANT LA GRANDE ROSACE

EN VITRAIL DE NOTRE-DAME

Cupio dissolvi et esse cum Christo.

Oh ! l'Orgue solennel entonne
Le *Dies iræ* du dernier jour.
La Grande Rosace octogone
Plus douloureusement rayonne
D'Adoration et d'Amour.

Avalanches de Roses pâles,
Et de Lys tièdes de langueur,
Déluge éternel de pétales,
Parfums, musiques triomphales
Noyez, bercez, broyez mon cœur.

Je suis le Parfum du martyre,
L'Amour sans but, sans chair, l'Ardeur.
Je veux me parfumer de myrrhe,
Je veux pleurer, je veux sourire
Je veux me fondre de Pudeur !

Nimbés de rubis, de topaze,
Diaphanes et fulgurants,
Les Anges que l'Éternel embrase,
Vêtus d'ineffable et d'extase,
Vont, m'emportent dans leurs torrents !

Gloire ! Douleur ! Douleur encore !
Et devant les Élus des Cieux,
Dont l'âme en montant s'évapore,
Les portes d'azur et d'aurore
Volent sur leurs gonds furieux !

Alleluia ! Douceur ! Faiblesse !
Spasme céleste et sans retour !
Puissants ouragans d'allégresse,
Faites s'enlacer sans cesse
Les soleils parfumés d'amour !

Et le grand Sanglot des choses
Roule sans fin répercuté,
A travers les apothéoses
Des sphères fraîchement écloses
Aux échos de l'Éternité.

SONNET POUR ÉVENTAIL

Stupeur ! Derrière moi, sans que j'aie existé,
Semant par l'infini les sphères vagabondes
En les renouvelant de leurs cendres fécondes,
A coulé lentement toute une éternité.

Jamais ! Puis me voilà dans la nuit rejeté.
Tout est fini pour moi, cependant que les mondes,
L'autre éternité, vont continuer leurs rondes,
Aussi calmes qu'aux temps où je n'ai pas été.

Juste le temps de voir que tout est mal sur terre,
Que c'est en vain qu'on cherche un cœur à l'univers,
Qu'il faut se résigner à l'immense mystère.

Et que, sanglot perdu, lueur aux cieux déserts,
Pli qui fronce un instant sur l'infini des mers,
L'homme entre deux néants n'est qu'un jour de misère

MÉDITATION GRISATRE

(Sonnet)

Sous le ciel pluvieux noyé de brumes sales,
Devant l'Océan blême, assis sur un îlot,
Seul, loin de tout, je songe, au clapotis du flot,
Dans le concert hurlant des mourantes rafales.

Crinière échevelée, ainsi que des cavales,
Les vagues se tordant arrivent au galop
Et croulent à mes pieds avec de longs sanglots
Qu'emporte la tourmente aux haleines brutales.

Partout le grand ciel gris, le brouillard et la mer,
Rien que l'affolement des vents balayant l'air.
Plus d'heures, plus d'humains, et solitaire, morne,

Je reste là, perdu dans l'horizon lointain
Et songe que l'espace est sans borne, sans borne,
Et que le Temps n'aura jamais... jamais de fin.

LES TÊTES DE MORTS

(Sonnet)

Voyons, oublions tout, la raison trop bornée
Et le cœur trop voyant, les arguments appris
Comme l'entraînement des souvenirs chéris,
Contemplons seul à seul, ce soir, la Destinée.

Cet ami, par exemple, est parti l'autre année,
Il eût fait parler Dieu ! — sans ses poumons pourris.
Où vit-il, que fait-il au moment où j'écris?
Oh ! le corps est partout, mais l'âme illuminée?

L'âme, cet infini qu'ont lassé tous ses dieux,
Que n'assouvirait pas l'éternité des cieux,
Et qui pousse toujours son douloureux cantique?

C'est tout ! — Pourtant je songe à ces crânes qu'on voit.
Avez-vous médité, les os gelés de froid,
Sur ce ricanement sinistrement sceptique?

ÉCLAIR DE GOUFFRE

J'étais sur une tour au milieu des étoiles.

Soudain, coup de vertige ! un éclair où, sans voiles,
Je sondais, grelottant d'effarement, de peur,
L'énigme du Cosmos dans toute sa stupeur !
Tout est-il seul? Où suis-je? Où va ce bloc qui roule
Et m'emporte? — Et je puis mourir ! mourir ! partir,
Sans rien savoir ! Parlez ! O rage ! et le temps coule
Sans retour ! Arrêtez, arrêtez ! Et jouir?
Car j'ignore tout, moi ! mon heure est là peut-être?
Je ne sais pas ! J'étais dans la nuit, puis je nais,
Pourquoi? D'où l'univers? Où va-t-il? Car le prêtre
N'est qu'un homme. On ne sait rien ! Montre-toi, parais,
Dieu, témoin éternel ! Parle, pourquoi la vie?
Tout se tait ! Oh ! l'espace est sans cœur ! Un moment !
Astres ! je ne veux pas mourir ! J'ai du génie !
Ah ! redevenir rien irrévocablement !

LA PREMIÈRE NUIT

(Sonnet)

Voici venir le Soir, doux au vieillard lubrique.
Mon chat Mürr accroupi comme un sphinx héraldique
Contemple, inquiet, de sa prunelle fantastique
Marcher à l'horizon la lune chlorotique.

C'est l'heure où l'enfant prie, où Paris-lupanar
Jette sur le pavé de chaque boulevard
Ses filles aux seins froids qui, sous le gaz blafard
Voguent, flairant de l'œil un mâle de hasard.

Mais, près de mon chat Mürr, je rêve à ma fenêtre.
Je songe aux enfants qui partout viennent de naître.
Je songe à tous les morts enterrés d'aujourd'hui.

Et je me figure être au fond du cimetière,
Et me mets à la place, en entrant dans leur bière,
De ceux qui vont passer là leur première nuit.

INTARISSABLEMENT

(Sonnet)

Dire qu'au fond des cieux n'habite nul Songeur,
Dire que par l'espace où sans fin l'or ruisselle,
De chaque atome monte une voix solennelle,
Cherchant dans l'azur noir à réveiller un cœur !

Dire qu'on ne sait rien ! et que tout hurle en chœur
Et que pourtant malgré l'angoisse universelle !
Le Temps qui va roulant les siècles pêle-mêle,
Sans mémoire, éternel et grave travailleur,

Charriant sans retour engloutir dans ses ondes
Les cendres des martyrs, les cités et les mondes,
Le Temps, universel et calme écoulement,

Le Temps qui ne connaît ni son but, ni sa source,
Mais rencontrant toujours des soleils dans sa course,
Tombe de l'urne bleue intarissablement.

LA CIGARETTE

(Sonnet)

Oui, ce monde est bien plat : quant à l'autre, sornettes.
Moi, je vais résigné, sans espoir à mon sort,
Et pour tuer le temps, en attendant la mort,
Je fume au nez des dieux de fines cigarettes.

Allez, vivants, luttez, pauvres futurs squelettes.
Moi, le méandre bleu qui vers le ciel se tord
Me plonge en une extase infinie et m'endort
Comme aux parfums mourants de mille cassolettes.

Et j'entre au paradis, fleuri de rêves clairs
Où l'on voit se mêler en valses fantastiques
Des éléphants en rut à des chœurs de moustiques.

Et puis, quand je m'éveille en songeant à mes vers,
Je contemple, le cœur plein d'une douce joie,
Mon cher pouce rôti comme une cuisse d'oie.

LES COMPLAINTES

1880-1885

Au petit bonheur de la fatalité.

—

Much ado about Nothing.

SHAKESPEARE.

A PAUL BOURGET

En deuil d'un Moi-le-Magnifique
Lançant de front les cent pur-sang
De ses vingt ans tout hennissants,
Je vague, à jamais Innocent,
Par les blancs parcs ésotériques
De l'Armide Métaphysique.

Un brave bouddhiste en sa châsse,
Albe, oxydé, sans but, pervers,
Qui, du chalumeau de ses nerfs,
Se souffle gravement des vers,
En astres riches, dont la trace
Ne trouble le Temps ni l'Espace.

C'est tout. A mon temple d'ascète
Votre Nom de Lac est piqué :
Puissent mes feuilleteurs du quai,
En rentrant, se r'intoxiquer
De vos AVEUX, *ô pur poète !*
C'est la grâce que j' me souhaite.

PRÉLUDES AUTOBIOGRAPHIQUES

Soif d'infini martyre? Extase en théorèmes?
Que la création est belle, tout de même!

En voulant mettre un peu d'ordre dans ce tiroir,
Je me suis perdu par mes grands vingt ans, ce soir
De Noël gras.
                    Ah! dérisoire créature!
Fleuve à reflets, où les deuils d'Unique ne durent
Pas plus que d'autres! L'ai-je rêvé, ce Noël
Où je brûlais de pleurs noirs un mouchoir réel,
Parce que, débordant des chagrins de la Terre
Et des frères Soleils, et ne pouvant me faire
Aux monstruosités sans but et sans témoin
Du cher Tout, et bien las de me meurtrir les poings
Aux steppes du cobalt sourd, ivre-mort de doute,
Je vivotais, altéré de *Nihil* de toutes
Les citernes de mon Amour?
                                        Seul, pur, songeur,
Me croyant hypertrophique! comme un plongeur

Aux mouvants bosquets des savanes sous-marines,
J'avais roulé par les livres, bon misogyne.

Cathédrale anonyme ! en ce Paris, jardin
Obtus et chic, avec son bourgeois de Jourdain
A rêveurs, ses vitraux fardés, ses vieux dimanches
Dans les quartiers tannés où regardent des branches
Par-dessus les murs des pensionnats, et ses
Ciels trop poignants à qui l'Angélus fait : assez !

Paris qui, du plus bon bébé de la Nature,
Instaure un lexicon mal cousu de ratures.

Bon Breton né sous les Tropiques, chaque soir
J'allais le long d'un quai bien nommé *mon rêvoir*,
Et buvant les étoiles à même : « ô Mystère !
« Quel calme chez les astres ! ce train-train sur terre !
« Est-il Quelqu'un, vers quand, à travers l'infini,
« Clamer l'universel *lamasabaktani*?
« Voyons; les cercles du Cercle, en effets et causes,
« Dans leurs incessants vortex de métamorphoses,
« Sentent pourtant, abstrait, ou, ma foi, quelque part,
« Battre un cœur ! un cœur simple, ou veiller un Regard !
« Oh ! qu'il n'y ait personne et que Tout continue !
« Alors géhenne à fous, sans raison, sans issue !
« Et depuis les Toujours, et vers l'Éternité !

« Comment donc quelque chose a-t-il jamais été?
« Que Tout se sache seul au moins, pour qu'il se tue!
« Draguant les chantiers d'étoiles, qu'un Cri se rue,
« Mort! emballant en ses linceuls aux clapotis
« Irrévocables ces sols d'impôts abrutis!
« Que l'Espace ait un bon haut-le-cœur et vomisse
« Le Temps nul, et ce Vin aux geysers de justice!
« Lyres des nerfs, filles des Harpes d'Idéal
« Qui vibriez, aux soirs d'exil, sans songer à mal,
« Redevenez plasma! Ni Témoin, ni spectacle!
« Chut, ultime vibration de la Débâcle,
« Et que Jamais soit Tout, bien intrinsèquement,
« Très hermétiquement, primordialement! »

Ah! — Le long des calvaires de la Conscience,
La Passion des mondes studieux t'encense,
Aux Orgues des Résignations, Idéal,
O Galathée aux pommiers de l'Eden-Natal!

Martyres, croix de l'Art, formules, fugues douces,
Babels d'or où le vent soigne de bonnes mousses;
Mondes vivotant, vaguement étiquetés
De livres, sous la céleste Éternullité :
Vanité, vanité, vous dis-je! — Oh! moi, j'existe,
Mais où sont, maintenant, les nerfs de ce Psalmiste?

Minuit un quart; quels bords te voient passer, aux nuits
Anonymes, ô Nébuleuse-Mère? Et puis,
Qu'il doit agoniser d'étoiles éprouvées,
A cette heure où Christ naît, sans feu pour leurs couvées,
Mais clamant: ô mon Dieu ! tant que, vers leur ciel mort,
Une flèche de cathédrale pointe encor
Des polaires surplis ! — Ces Terres se sont tues,
Et la création fonctionne têtue !
Sans issue, elle est Tout; et nulle autre, elle est Tout.
X en soi? Soif à trucs ! Songe d'une nuit d'août?
Sans le mot, nous serons revannés, ô ma Terre !
Puis tes sœurs. *Et nunc et semper, Amen.* Se taire.

Je veux parler au Temps ! criais-je. Oh ! quelque engrais
Anonyme ! Moi ! mon Sacré-Cœur ! — J'espérais
Qu'à ma mort, tout frémirait, du cèdre à l'hysope;
Que ce Temps, déraillant, tomberait en syncope,
Que, pour venir jeter sur mes lèvres des fleurs,
Les Soleils très navrés détraqueraient leurs chœurs;
Qu'un soir, du moins, mon Cri me jaillissant des moelles,
On verrait, mon Dieu, des signaux dans les étoiles?

Puis, fou devant ce ciel qui toujours nous bouda,
Je rêvais de prêcher la fin, nom d'un Bouddha !

Oh ! pâle mutilé, d'un : qui m'aime me suive !
Faisant de leurs cités une unique Ninive,
Mener ces chers bourgeois, fouettés d'alléluias,
Au Saint-Sépulcre maternel du Nirvâna !

Maintenant, je m'en lave les mains (concurrence
Vitale, l'argent, l'art, puis les lois de la France...)

Vermis sum, pulvis es ! où sont mes nerfs d'hier?
Mes muscles de demain? Et le terreau si fier
De Mon âme, où donc était-il, il y a mille
Siècles ! et comme, incessamment, il file, file !...
Anonyme ! et pour Quoi? — Pardon, Quelconque Loi !
L'être est forme, Brahma seul est Tout-Un en soi.

O Robe aux cannelures à jamais doriques
Où grimpent les Passions des grappes cosmiques;
O Robe de Maïa, ô Jupe de Maman,
Je baise vos ourlets tombals éperdument !
Je sais ! la vie outrecuidante est une trêve
D'un jour au Bon Repos qui pas plus ne s'achève
Qu'il n'a commencé. Moi, ma trêve, confiant,
Je la veux cuver au sein de l'Inconscient.

Dernière crise. Deux semaines errabundes,
En tout, sans que mon Ange Gardien me réponde.

Dilemme à deux sentiers vers l'Eden des Élus :
Me laisser éponger mon Moi par l'Absolu?
Ou bien, élixirer l'Absolu en moi-même?
C'est passé. J'aime tout, aimant mieux que Tout m'aime.
Donc Je m'en vais flottant aux orgues sous-marins,
Par les coraux, les œufs, les bras verts, les écrins,
Dans la tourbillonnante éternelle agonie
D'un Nirvâna des Danaïdes du génie !
Lacs de syncopes esthétiques ! Tunnels d'or !
Pastel défunt ! fondant sur une langue ! Mort
Mourante ivre-morte ! Et la conscience unique
Que c'est dans la Sainte Piscine ésotérique
D'un *lucus* à huis-clos, sans pape et sans laquais,
Que J'ouvre ainsi mes riches veines à Jamais.

En attendant la mort mortelle, sans mystère,
Lors quoi l'usage veut qu'on nous cache sous terre.

Maintenant, tu n'as pas cru devoir rester coi;
Eh bien, un cri humain ! s'il en reste un pour toi.

1880. 5, rue Berthelot.

COMPLAINTE PROPITIATOIRE

A L'INCONSCIENT

Aditi.

O Loi, qui êtes parce que vous Êtes,
Que votre Nom soit la Retraite !

— Elles ! ramper vers elles d'adoration?
Ou que sur leur misère humaine je me vautre?
Elle m'aime, *infiniment !* Non, d'occasion !
Si non *moi*, ce serait *infiniment* un autre !

Que votre inconsciente Volonté
Soit faite dans l'Éternité !

— Dans l'orgue qui par déchirements se châtie.
Croupir, des étés, sous les vitraux, en langueur;
Mourir d'un attouchement de l'Eucharistie,
S'entrer un crucifix maigre et nu dans le cœur?

Que de votre communion nous vienne
Notre sagesse quotidienne !

— O croisés de mon sang ! transporter les cités !
Bénir la Pâque universelle, sans salaires !
Mourir sur la Montagne, et que l'Humanité,
Aux âges d'or sans fin, me porte en scapulaires !

Pardonnez-nous nos offenses, nos cris,
Comme étant d'à jamais écrits !

— Crucifier l'infini dans des toiles comme
Un mouchoir, et qu'on dise : « Oh ! l'Idéal s'est tu ! »
Formuler Tout ! En fugues sans fin dire l'Homme !
Être l'âme des arts à zones que veux-tu !

Non, rien; délivrez-nous de la Pensée,
Lèpre originelle, ivresse insensée,

Radeau du Mal et de l'Exil;
Ainsi soit-il.

COMPLAINTE-PLACET

DE FAUST FILS

Si tu savais, maman Nature,
Comme Je m'aime en tes ennuis,
Tu m'enverrais une enfant pure,
Chaste aux « *et puis ?* »

Si tu savais quelles boulettes,
Tes soleils de Panurge ! dis,
Tu mettrais le nôtre en miettes,
En plein midi.

Si tu savais, comme la *Table*
De tes Matières est mon fort !
Tu me prendrais comme comptable,
Comptable à mort !

Si tu savais ! les fantaisies !
Dont Je puis être le ferment !
Tu ferais de moi ton Sosie,
Tout simplement.

COMPLAINTE

A NOTRE-DAME DES SOIRS

L'Extase du soleil, peuh ! La Nature, fade
Usine de sève aux lymphatiques parfums.
Mais les lacs éperdus des longs couchants défunts
Dorlotent mon voilier dans leurs plus riches rades,
Comme un ange malade...
O Notre-Dame des Soirs,
Que Je vous aime sans espoir !

Lampes des mers ! blancs bizarrants ! mots à vertiges !
Axiomes *in articulo mortis* déduits !
Ciels vrais ! Lune aux échos dont communient les puits !
Yeux des portraits ! Soleil qui, saignant son quadrige,
Cabré, s'y crucifige !
O Notre-Dame des Soirs,
Certes, ils vont haut vos encensoirs !

Eux sucent des plis dont le frou-frou les suffoque;
Pour un regard, ils battraient du front les pavés;
Puis s'affligent sur maint sein creux, mal abreuvés;
Puis retournent à ces vendanges sexciproques.
Et moi, moi, Je m'en moque!
Oui, Notre-Dame des Soirs,
J'en fais, paraît-il, peine à voir.

En voyage, sur les fugitives prairies,
Vous me fuyez; ou du ciel des eaux m'invitez;
Ou m'agacez au tournant d'une vérité;
Or vous ai-je encor dit votre fait, je vous prie ?
Ah! coquette Marie,
Ah! Notre-Dame des Soirs,
C'est trop pour vos seuls Reposoirs!

Vos Rites, jalonnés de sales bibliothèques,
Ont voûté mes vingt ans, m'ont tari de chers goûts.
Verrai-je l'oasis fondant au rendez-vous,
Où... vos lèvres (dit-on !) à jamais nous dissèquent?
O Lune sur la Mecque!
Notre-Dame, Notre-Dame des Soirs,
De *vrais* yeux m'ont dit : au revoir!

COMPLAINTE DES VOIX

SOUS LE FIGUIER BOUDDHIQUE

LES COMMUNIANTES

Ah ! ah !
Il neige des hosties
De soie, anéanties !
Ah ! ah !
Alléluia !

LES VOLUPTANTES

La lune en son halo ravagé n'est qu'un œil
Mangé de mouches, tout rayonnant des grands deuils,

Vitraux mûrs, déshérités, flagellés d'aurore,
Les Yeux Promis sont plus dans les grands deuils encore.

LES PARANYMPHES

Les *concetti* du crépuscule
Frisaient les bouquets de nos seins;
Son haleine encore y circule,
Et, leur félinant le satin,
Fait s'y pâmer deux renoncules.

Devant ce Maître Hypnotiseur ;
Expirent leurs frou-frou poseurs;
Elles crispent leurs étamines,
Et se rinfiltrent leurs parfums
Avec des mines
D'œillets défunts.

LES JEUNES GENS

Des rêves engrappés se roulaient aux collines,
Feuilles mortes portant du sang des mousselines,

Cumulus, indolents roulis, qu'un vent tremblé
Vint carder un beau soir de soifs de s'en aller!

LES COMMUNIANTES

Ah ! ah !
Il neige des cœurs
Noués de faveurs,
Ah ! ah !
Alléluia !

LES VOLUPTANTES

Reviens, vagir parmi mes cheveux, mes cheveux
Tièdes, Je t'y ferai des bracelets d'aveux !
Entends partout les Encensoirs les plus célestes,
L'univers te garde une note unique ! reste...

LES PARANYMPHES

C'est le nid meublé
Par l'homme idolâtre;
Les vents déclassés
Des mois près de l'âtre;
Rien de passager,
Presque pas de scènes;
La vie est si saine,
Quand on sait s'arranger.
O fiancé probe,
Commandons ma robe !
Hélas ! le bonheur est là, mais lui se dérobe...

LES JEUNES GENS

Bestiole à chignon, Nécessaire divin,
Os de chatte, corps de lierre, chef-d'œuvre vain !

O femme, mammifère à chignon, ô fétiche,
On t'absout; c'est un Dieu qui par tes yeux nous triche,

Beau commis voyageur, d'une maison là-haut,
Tes yeux mentent ! ils ne nous diront pas le Mot !

Et tes pudeurs ne sont que des passes réflexes
Dont joue un Dieu très fort (Ministère des sexes).

Tu peux donc nous mener au Mirage béant,
Feu-follet connu, vertugadin du Néant;

Mais, fausse sœur, fausse humaine, fausse mortelle,
Nous t'écartèlerons de honte sangsuelles !

Et si ta dignité se cabre? à deux genoux,
Nous te fermerons la bouche avec des bijoux.

— Vie ou Néant ! choisir. Ah ! quelle discipline !
Que n'est-il un Eden entre ces deux usines?

Bon; que tes doigts sentimentals
Aient pour nos fronts au teint d'épave
Des condoléances qui lavent
Et des trouvailles d'animal.

Et qu'à jamais ainsi tu ailles,
Le long des étouffants dortoirs,
Égrenant les bonnes semailles,
En inclinant ta chaste taille
Sur les sujets de tes devoirs.

Ah ! pour une âme trop tanguée,
Tes baisers sont des potions
Qui la laissent là, bien droguée,
Et s'oubliant à te voir gaie,
Accomplissant tes fonctions
En point narquoise Déléguée.

LES COMMUNIANTES

Des ramiers
Familiers
Sous nos jupes palpitent !
Doux Çakya, venez vite
Les faire prisonniers !

LE FIGUIER

Défaillantes, les Étoiles, que la lumière
Épuise, battent plus faiblement des paupières.

Le ver-luisant s'éteint à bout, l'Être pâmé
Agonise à tâtons et se meurt à jamais.

Et l'Idéal égrène en ses mains fugitives
L'éternel chapelet des planètes plaintives.

Pauvres fous, vraiment pauvres fous !
Puis, quand on a fait la crapule,
On revient geindre au crépuscule,
Roulant son front dans les genoux
Des Saintes bouddhiques Nounous.

COMPLAINTE

DE CETTE BONNE LUNE

On entend les Etoiles :

Dans l'giron
Du Patron,
On y danse, on y danse,
Dans l'giron
Du Patron,
On y danse tous en rond.

— Là, voyons, mam'zelle la Lune,
Ne gardons pas ainsi rancune;
Entrez en danse, et vous aurez
Un collier de soleils dorés.

— Mon Dieu, c'est à vous bien honnête,
Pour une pauvre Cendrillon;
Mais, me suffit le médaillon
Que m'a donné ma sœur planète.

— Fi ! votre Terre est un suppôt
De la Pensée ! Entrez en fête;
Pour sûr vous tournerez la tête
Aux astres les plus comme il faut.

— Merci, merci, je n'ai que ma mie,
Juste que je l'entends gémir !
— Vous vous trompez, c'est le soupir
Des universelles chimies !

— Mauvaises langues, taisez-vous !
Je dois veiller. Tas de traînées,
Allez courir vos guilledous !

— Va donc, rosière enfarinée !
Hé ! Notre-Dame des gens saouls,
Des filous et des loups-garous !
Metteuse en rut des vieux matous !
Coucou !

Exeunt les étoiles. Silence et Lune. On entend

Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse, on y danse,
Sous l'plafond
Sans fond,
On y danse tous en rond.

COMPLAINTE DES PIANOS

QU'ON ENTEND DANS LES QUARTIERS AISÉS

Menez l'âme que les Lettres ont bien nourrie,
Les pianos, les pianos, dans les quartiers aisés !
Premiers soirs, sans pardessus, chaste flânerie,
Aux complaintes des nerfs incompris ou brisés.

Ces enfants, à quoi rêvent-elles,
Dans les ennuis des ritournelles?

— « Préaux des soirs,
Christs des dortoirs !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
Défaire et refaire ses tresses,
Broder d'éternels canevas. »

Jolie ou vague? triste ou sage? encore pure?
O jours, tout m'est égal? ou, monde, moi je veux?
Et si vierge, du moins, de la bonne blessure,
Sachant quels gras couchants ont les plus blancs aveux?

Mon Dieu, à quoi donc rêvent-elles?
A des Roland, à des dentelles?

— « Cœurs en prison,
Lentes saisons!

« Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas!
Couvents gris, chœurs de Sulamites,
Sur nos seins nuls croisons nos bras. »

Fatales clés de l'être un beau jour apparues;
Psitt! aux hérédités en ponctuels ferments,
Dans le bal incessant de nos étranges rues;
Ah! pensionnats, théâtres, journaux, romans!

Allez, stériles ritournelles,
La vie est vraie et criminelle.

— « Rideaux tirés,
Peut-on entrer?

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas,
La source des frais rosiers baisse,
Vraiment! Et lui qui ne vient pas... »

Il viendra! Vous serez les pauvres cœurs en faute,
Fiancés au remords comme aux essais sans fond,
Et les suffisants cœurs cossus, n'ayant d'autre hôte
Qu'un train-train pavoisé d'estime et de chiffons.

Mourir? peut-être brodent-elles,
Pour un oncle à dot, des bretelles ?

— « Jamais! Jamais!
Si tu savais!

« Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quitt's et tu t'en vas,
Mais tu nous reviendras bien vite
Guérir mon beau mal, n'est-ce pas? »

Et c'est vrai! l'Idéal les faits divaguer toutes,
Vigne bohême, même en ces quartiers aisés.
La vie est là; le pur flacon des vives gouttes
Sera, *comme il convient*, d'eau propre baptisé.

Aussi, bientôt, se joueront-elles
De plus exactes ritournelles.

« — Seul oreiller !
Mur familier !

« Tu t'en vas et tu nous laisses,
Tu nous laiss's et tu t'en vas.
Que ne suis-je morte à la messe !
O mois, ô linges, ô repas ! »

Rue Madame.

COMPLAINTE

DE LA BONNE DÉFUNTE

Elle fuyait par l'avenue;
Je la suivais illuminé,
Ses yeux disaient : « J'ai deviné
Hélas ! que tu m'as reconnue ! »

Je la suivis illuminé !
Jeux désolés, bouche ingénue,
Pourquoi l'avais-je reconnue,
Elle, loyal rêve mort-né?

Jeux trop mûrs, mais bouche ingénue;
Œillet blanc, d'azur trop veiné;
Oh ! oui, rien qu'un rêve mort-né,
Car, défunte elle est devenue.

Gis, œillet, d'azur trop veiné,
La vie humaine continue
Sans toi, défunte devenue.
— Oh ! je rentrerai sans dîner !

Vrai, je ne l'ai jamais connue.

COMPLAINTE

DE L'ORGUE DE BARBARIE

Orgue, orgue de Barbarie,
Don Quichotte, Souffre-Douleur,
Vidasse, vidasse ton cœur,
Ma pauvre rosse endolorie.

Hein, étés idiots,
Octobres malades,
Printemps, purges fades,
Hivers tout vieillots?

— « Quel silence, dans la forêt d'automne,
Quand le soleil en son sang s'abandonne ! »

Gaz, haillons d'affiches,
Feu les casinos,
Cercueils des pianos,
Ah ! mortels postiches.

— « Déjà la nuit, qu'on surveille à peine
Le frou-frou de sa titubante traîne. »

Romans pour les quais,
Photos élégiaques,
Escarpins, vieux claques,
D'un coup de balai !

— « Oh ! j'ai peur. nous avons perdu la route ;
Paul, ce bois est mal famé ! chut, écoute... »

Végétal fidèle,
Ève aime toujours
LUI ! jamais pour
Nous, jamais pour elle.

— « O ballets corrosifs ! réel, le crime ?
La lune me pardonnait dans les cimes. »

Vêpres, Ostensoirs,
Couchants ! Sulamites
De province aux rites
Exilants des soirs !

— « Ils m'ont brûlée; et depuis, vagabonde
Au fond des bois frais, j'implore le monde. »

Et les vents s'engueulent,
Tout le long des nuits !
Qu'est-c'que moi j'y puis,
Qu'est-ce donc qu'ils veulent ?

— « Je vais guérir, voyez la cicatrice,
Oh ! je ne veux pas aller à l'hospice ! »

Des berceaux fienteux
Aux bières de même,
Bons couples sans gêne,
Tournez deux à deux.

Orgue, Orgue de Barbarie !
Scie autant que Souffre-Douleur,
Vidasse, vidasse ton cœur,
Ma pauvre rosse endolorie.

COMPLAINTE

D'UN CERTAIN DIMANCHE

Elle ne concevait pas qu'aimer fût l'ennemi d'aimer.
SAINTE-BEUVE. *Volupté.*

L'homme n'est pas méchant, ni la femme éphémère.
Ah ! fous dont au casino battent les talons,
Tout homme pleure un jour et toute femme est mère,
Nous sommes tous filials, allons !
Mais quoi ! les Destins ont des partis pris si tristes,
Qui font que, les uns loin des autres, l'on s'exile,
Qu'on se traite à tort et à travers d'égoïstes,
Et qu'on s'use à trouver quelque unique Evangile.
Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
Moi je veux vivre monotone.

Dans ce village en falaises, loin, vers les cloches.
Je redescends dévisagé par les enfants
Qui s'en vont faire bénir de tièdes brioches;
        Et rentré, mon sacré-cœur se fend !
Les moineaux des vieux toits pépient à ma fenêtre.
Ils me regardent dîner, sans faim, à la carte;
Des âmes d'amis morts les habitent peut-être?
Je leur jette du pain : comme blessés, ils partent !
Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
        Moi je veux vivre monotone.

Elle est partie hier. Suis-je pas triste d'elle?
Mais c'est vrai ! Voilà donc le fond de mon chagrin !
Oh ! ma vie est aux plis de ta jupe fidèle !
        Son mouchoir me flottait sur le Rhin...
Seul. — Le Couchant retient un moment son Quadrige
En rayons où le ballet des moucherons danse,
Puis, vers les toits fumants de la soupe, il s'afflige...
Et c'est le Soir, l'insaisissable confidence...
Ah ! jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
        Faudra-t-il vivre monotone?

Que d'yeux, en éventail, en ogive, ou d'inceste,
Depuis que l'Être espère, ont réclamé leurs droits !
O ciels, les yeux pourrissent-ils comme le reste?
        Oh ! qu'il fait seul ! oh ! fait-il froid !

Oh ! que d'après-midi d'automne à vivre encore !
Le Spleen, eunuque à froid, sur nos rêves se vautre.
Or, ne pouvant redevenir des madrépores,
O mes humains, consolons-nous les uns les autres.
Et jusqu'à ce que la nature soit bien bonne,
Tâchons de vivre monotone.

Coblentz. Juillet 1883.

COMPLAINTE

D'UN AUTRE DIMANCHE

C'était un très-au vent d'octobre paysage,
Que découpe, aujourd'hui dimanche, la fenêtre,
Avec sa jalousie en travers, hors d'usage,
Où sèche, depuis quand ! une paire de guêtres
Tachant de deux mals blancs ce glabre paysage.

Un couchant mal bâti suppurant du livide;
Le coin d'une buanderie aux tuiles sales;
En plein, le Val-de-Grâce, comme un qui préside;
Cinq arbres en proie à de mesquines rafales
Qui marbrent ce ciel crû de bandages livides.

Puis les squelettes de glycines aux ficelles,
En proie à des rafales encor plus mesquines !
O lendemains de noce ! ô brides de dentelles !
Montrent-elles assez la corde, ces glycines
Recroquevillant leur agonie aux ficelles !

Ah ! qu'est-ce que je fais, ici, dans cette chambre !
Des vers. Et puis, après ! ô sordide limace !
Quoi ! la vie est unique, et toi, sous ce scaphandre,
Tu te racontes sans fin, et tu te ressasses !
Seras-tu donc toujours un qui garde la chambre?

Ce fut un bien au vent d'octobre paysage...

Paris. Octobre 1884. 22, rue Berthollet.
Dimanche, retour de Chevreuse.

COMPLAINTE

DU FŒTUS DE POÈTE

Blasé, dis-je ! En avant.
Déchirer la nuit gluante des racines,
A travers maman, amour tout d'albumine,
Vers le plus clair ! vers l'alme et riche étamine
D'un soleil levant !

— Chacun son tour, il est temps que je m'émancipe,
Irradiant des Limbes mon inédit type !

En avant !
Sauvé des steppes du mucus, à la nage
Têter soleil ! et soûl de lait d'or, bavant,
Dodo à les seins dorloteurs des nuages,
Voyageurs savants !

— A rêve que veux-tu, là-bas, je vivrai dupe
D'une âme en coup de vent dans la fraîcheur des jupes !

En avant !
Dodo sur le lait caillé des bons nuages
Dans la main de Dieu, bleue, aux mille yeux vivants
Au pays du vin viril faire naufrage !
Courage,
Là, là, je me dégage...

— Et je communierai, le front vers l'Orient,
Sous les espèces des baisers inconscients !

En avant !
Cogne, glas des nuits ! filtre, soleil solide !
Adieu, forêts d'aquarium qui, me couvant,
Avez mis ce levain dans ma chrysalide !
Mais j'ai froid ! En avant !
Ah ! maman...

Vous, Madame, allaitez le plus longtemps possible
Et du plus Seul de vous ce pauvre enfant-terrible.

COMPLAINTE

DES PUBERTÉS DIFFICILES

Un éléphant de Jade, œil mi-clos souriant,
Méditait sous la riche éternelle pendule,
Bon bouddha d'exilé qui trouve ridicule
Qu'on pleure vers les Nils des couchants d'Orient,
        Quand bave notre crépuscule.

        Mais, sot Eden de Florian,
En un vase de Sèvres où de fins bergers fades
S'offrent des bouquets bleus et des moutons frisés,
Un œillet expirait ses pubères baisers
Sous la trompe sans flair de l'éléphant de Jade.

A ces bergers peints de pommade
Dans le lait, à ce couple impuissant d'opéra
Transi jusqu'au trépas en la pâte de Sèvres,
Un gros petit dieu Pan venu de Tanagra
Tendait ses bras tout inconscients et ses lèvres.

Sourds aux vanités de Paris,
Les lauriers fanés des tentures,
Les mascarons d'or des lambris,
Les bouquins aux pâles reliures
Tournoyaient par la pièce obscure,
Chantant, sans orgueil, sans mépris :
« Tout est frais dès qu'on veut comprendre la Nature. »

Mais lui, cabré devant ces soirs accoutumés,
Où montait la gaîté des enfants de son âge,
Seul au balcon, disait, les yeux brûlés de rages :
« J'ai du génie, enfin : nulle ne veut m'aimer ! »

Août 1882. 99, boulevard Saint-Michel.

COMPLAINTE

DE LA FIN DES JOURNÉES

Vous qui passez, oyez donc un pauvre être,
Chassé des *Simples* qu'on peut reconnaître
Soignant, las, quelque œillet à leur fenêtre !
Passants, hâtifs passants,
Oh ! qui veut visiter les palais de mes sens?

Maints ciboires
De déboires
Un encor !

Ah ! l'enfant qui vit de ce nom, poète !
Il se rêvait, seul, pansant Philoctète
Aux nuits de Lemnos; ou, loin, grêle ascète.
Et des vers aux moineaux,
Par le lycée en vacances, sous les préaux !

Offertoire,
En mémoire
D'un consort.

Mon Dieu, que tout fait signe de se taire !
Mon Dieu, qu'on est follement solitaire !
Où sont tes yeux, premier dieu de la Terre
Qui ravala ce cri :
« Têtue Éternité ! je m'en vais incompris... ? »

Pauvre histoire !
Transitoire
Passeport?

J'ai dit : mon Dieu. La terre est orpheline
Aux ciels, parmi les séminaires des Routines.
Va, suis quelque robe de mousseline...
— Inconsciente Loi,
Faites que ce crachoir s'éloigne un peu de moi !

Vomitoire
De la Foire,
C'est la mort.

COMPLAINTE DE LA VIGIE

AUX MINUITS POLAIRES

Le Globe, vers l'aimant,
Chemine exactement,
Teinté de mers si bleues
De cités tout en toits,
De réseaux de convois
Qui grignotent des lieues.

O ma côte en sanglots !
Pas loin de Saint-Malo,
Un bourg fumeux vivote,
Qui tient sous son clocher,
Où grince un coq perché,
L'Ex-Voto d'un pilote !

Aux cierges, au vitrail,
D'un autel en corail,
Une jeune Madone
Tend d'un air ébaubi
Un beau cœur de rubis
Qui se meurt et rayonne !

Un gros cœur tout en sang,
Un bon cœur ruisselant,
Qui, du soir à l'aurore,
Et de l'aurore au soir,
Se meurt, de ne pouvoir
Saigner, ah ! saigner plus encore !

1881.

COMPLAINTE DE LA LUNE

EN PROVINCE

Ah ! la belle pleine Lune,
Grosse comme une fortune !

La retraite sonne au loin,
Un passant, monsieur l'adjoint;

Un clavecin joue en face,
Un chat traverse la place :

La province qui s'endort !
Plaquant un dernier accord,

Le piano clôt sa fenêtre.
Quelle heure peut-il bien être?

Calme Lune, quel exil !
Faut-il dire : ainsi soit-il?

Lune, ô dilettante Lune,
A tous les climats commune,

Tu vis hier le Missouri,
Et les remparts de Paris,

Les fiords bleus de la Norvège,
Les pôles, les mers, que sais-je?

Lune heureuse! ainsi tu vois,
A cette heure, le convoi

De son voyage de noce!
Ils sont partis pour l'Écosse.

Quel panneau, si, cet hiver,
Elle eût pris au mot mes vers!

Lune, vagabonde Lune,
Faisons cause et mœurs communes?

O riches nuits! je me meurs,
La province dans le cœur!

Et la lune a, bonne vieille,
Du coton dans les oreilles.

Cassel. Juillet 1884.

COMPLAINTE DES PRINTEMPS

Permettez, ô sirène,
Voici que votre haleine
Embaume la verveine;
C'est l'printemps qui s'amène !

— Ce système, en effet, ramène le printemps,
Avec son impudent cortège d'excitants.

Otez donc ces mitaines;
Et n'ayez, inhumaine,
Que mes soupirs pour traîne :
Ous'qu'il y a de la gêne...

— Ah ! yeux bleus méditant sur l'ennui de leur art !
Et vous, jeunes divins, aux soirs crus de hasard !

Du géant à la naine,
Vois, tout bon sire entraîne
Quelque contemporaine,
Prendre l'air, par hygiène...

— Mais vous saignez ainsi pour l'amour de l'exil !
Pour l'amour de l'Amour ! D'ailleurs, ainsi soit-il...

T'ai-je fait de la peine?
Oh ! viens vers les fontaines
Où tournent les phalènes
Des Nuits Elyséennes !

— Pimbèche aux yeux vaincus, bellâtre aux beaux jarrets,
Donnez votre fumier à la fleur du Regret.

Voilà que son haleine
N'embaum' plus la verveine !
Drôle de phénomène...
Hein, à l'année prochaine?

— Vierges d'hier, ce soir traîneuses de fœtus,
A genoux ! voici l'heure où se plaint l'Angélus.

Nous n'irons plus au bois,
Les pins sont éternels,
Les cors ont des appels !...

Neiges des pâles mois,
Vous serez mon missel !
— Jusqu'au jour de dégel.

COMPLAINTE

DE L'AUTOMNE MONOTONE

Automne, automne, adieux de l'Adieu !
La tisane bout, noyant mon feu;
Le vent s'époumonne
A reverdir la bûche où mon grand cœur tisonne.
Est-il de vrais yeux?
Nulle ne songe à m'aimer un peu.

Milieux aptères,
Ou sans divans;
Regards levants,
Deuils solitaires,
Vers des Sectaires !

Le vent, la pluie, oh! le vent, la pluie!
Antigone, écartez mon rideau;
Cet ex-ciel tout suie,
Fond-il *decrescendo, statu quo, crescendo*?
Le vent qui s'ennuie,
Retourne-t-il bien les parapluies?

Amours, gibiers!
Aux jours de givre,
Rêver sans livre,
Dans les terriers
Chauds de fumiers!

Plages, chemins de fer, ciels, bois morts,
Bateaux croupis dans les feuilles d'or,
Le quart aux étoiles,
Paris grasseyant par chic aux prises de voiles :
De trop poignants cors
M'ont hallalisé ces chers décors.

Meurtres, alertes,
Rêves ingrats!
En croix, les bras;
Roses ouvertes,
Divines pertes!

Le soleil mort, tout nous abandonne.
Il se crut incompris. Qu'il est loin !
Vent pauvre, aiguillonne
Ces convois de martyrs se prenant à témoins !
La terre, si bonne,
S'en va, pour sûr, passer cet automne.

Nuits sous-marines !
Pourpres forêts,
Torrents de frais,
Bancs en gésines,
Tout s'illumine !

— Allons, fumons une pipette de tabac,
En feuilletant un de ces si vieux almanachs,

En rêvant de la petite qui unirait
Aux charmes de l'œillet ceux du chardonneret.

COMPLAINTE

DE L'ANGE INCURABLE

Je t'expire mes Cœurs bien barbouillés de cendres;
Vent esquinté de toux des paysages tendres !

Où vont les gants d'avril, et les rames d'antan?
L'âme des hérons fous sanglote sur l'étang.

Et vous, tendres
D'antan?

Le hoche-queue pépie aux écluses gelées;
L'amante va, fouettée aux plaintes des allées.

Sais-tu bien, folle pure, où sans châle tu vas?
— Passant oublié des yeux gais, j'aime là-bas...

— En allées
Là-bas !

Le long des marbriers (Encore un beau commerce !)
Patauge aux défoncés un convoi, sous l'averse.

Un trou, qu'asperge un prêtre âgé qui se morfond,
Bâille à ce libéré de l'être; et voici qu'on

Le déverse
Au fond.

Les moulins décharnés, ailes hier allègres,
Vois, s'en font les grands bras du haut des coteaux maigres !

Ci-gît n'importe qui. Seras-tu différent,
Diaphane d'amour, ô Chevalier-Errant?

Claque, ô maigre
Errant !

Hurler avec les loups, aimer nos demoiselles,
Serrer ces mains sauçant dans de vagues vaisselles !

Mon pauvre vieux, il le faut pourtant ! et puis, va,
Vivre est encor le meilleur parti ici-bas.

Non ! vaisselles
D'ici-bas !

Au-delà plus sûr que la Vérité ! des ailes
D'Hostie ivre et ravie aux cités sensuelles !

Quoi ! Ni Dieu, ni l'art, ni ma Sœur Fidèle; mais
Des ailes ! par le blanc suffoquant ! à jamais,

Ah ! des ailes
A jamais !

— Tant il est vrai que la saison dite d'automne
N'est aux cœurs mal fichus rien moins que folichonne.

COMPLAINTE

DES NOSTALGIES PRÉHISTORIQUES

La nuit bruine sur les villes.
Mal repu des gains machinals,
On dîne; et, gonflé d'idéal,
Chacun sirote son idylle,
    Ou furtive, ou facile.

Échos des grands soirs primitifs !
Couchants aux flambantes usines,
Rude paix des sols en gésine,
Cri jailli là-bas d'un massif,
    Violuptés à vif !

Dégringolant une vallée,
Heurter, dans des coquelicots,
Une enfant bestiale et brûlée
Qui suce, en blaguant les échos,
    De jûteux abricots

Livrer aux langueurs des soirées
Sa toison où du cristal luit,
Pourlécher ses lèvres sucrées,
Nous barbouiller le corps de fruits
  Et lutter comme essui !

Un moment, béer, sans rien dire,
Inquiets d'une étoile là-haut;
Puis, sans but, bien gentils satyres,
Nous prendre aux premiers sanglots
  Fraternels des crapauds.

Et, nous délèvrant de l'extase,
Oh ! devant la lune en son plein,
Là-bas, comme un bloc de topaze,
Fous, nous renverser sur les reins,
  Riant, battant des mains !

La nuit bruine sur les villes :
Se raser le masque, s'orner
D'un frac deuil, avec art dîner,
Puis, parmi des vierges débiles,
  Prendre un air imbécile.

AUTRE COMPLAINTE

DE L'ORGUE DE BARBARIE

Prolixe et monocorde,
Le vent dolent des nuits
Rabâche ses ennuis,
Veut se pendre à la corde
    Des puits ! et puis?
    Miséricorde !

— Voyons, qu'est-ce que je veux?
Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Oui, les phares aspergent
Les côtes en sanglots,
Mais les volets sont clos
Aux veilleuses des vierges,
    Orgue au galop,
    Larmes des cierges !

— Après? qu'est-ce qu'on y peut?
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Vous, fidèle madone,
Laissez ! Ai-je assisté,
Moi, votre puberté?
O jours où Dieu tâtonne,
    Passants d'été,
    Pistes d'automne !

— Eh bien ! aimerais-tu mieux...
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Cultes, Littératures,
Yeux chauds, lointains ou gais,
Infinis au rabais,
Tout train-train, rien qui dure,
    Oh ! à jamais
    Des créatures !

— Ah ! ça qu'est-ce que je veux?
— Rien. Je suis-t-il malhûreux !

Bagnes des pauvres bêtes,
Tarifs d'alléluias,
Mortes aux camélias,
Oh ! lendemain de fête
    Et paria,
    Vrai, des planètes !

— Enfin ! quels sont donc tes vœux?
— Nuls. Je suis-t-il malhûreux !

La nuit monte, armistice
Des cités, des labours.
Mais il n'est pas, bon sourd,
En ton digne exercice,
    De raison pour
    Que tu finisses?

— Bien sûr. C'est ce que je veux.
Ah ! Je suis-t-il malhûreux !

COMPLAINTE

DU PAUVRE CHEVALIER-ERRANT

Jupes des quinze ans, aurores de femmes,
Qui veut, enfin, des palais de mon âme?
Perrons d'œillets blancs, escaliers de flamme,
Labyrinthes alanguis,
Edens qui
Sonneront sous vos pas reconnus, des airs reconquis.

Instincts-levants souriant par les fentes,
Méditations un doigt à la tempe,
Souvenirs clignotant comme des lampes,
Et, battant les corridors,
Vains essors,
Les Dilettantismes chargés de colliers de remords.

Oui, sans bruit, vous écarterez mes branches,
Et verrez comme, à votre mine franche,
Viendront à vous mes biches les plus blanches,
Mes ibis sacrés, mes chats,
Et, rachats !
Ma Vipère de Lettre aux bien effaçables crachats.

Puis, frêle mise au monde ! ô Toute Fine,
O ma Tout-universelle orpheline,
Au fond de chapelles de mousseline
Pâle, ou jonquille à poids noirs,
Dans les soirs,
Feu d'artificeront envers vous mes sens encensoirs !

Nous organiserons de ces parties !
Mes caresses, naïvement serties,
Mourront, de ta gorge aux vierges hosties,
Aux amandes de tes seins !
O tocsins,
Des cœurs dans le roulis des empilements de coussins.

Tu t'abandonnes au Bon, moi j'abdique;
Nous nous comblons de nos deux Esthétiques;
Tu condimentes mes piments mystiques,

J'assaisonne tes saisons;
Nous blasons,
A force d'étapes sur nos collines, l'Horizon !

Puis j'ai des tas d'éternelles histoires,
O mers, ô volières de ma Mémoire !
Sans compter les passes évocatoires !
Et quand tu t'endormiras,
Dans les draps
D'un somme, je t'éventerai de lointains opéras.

Orage en deux cœurs, ou jets d'eau des siestes,
Tout sera Bien, contre ou selon ton geste,
Afin qu'à peine un prétexte te reste
De froncer tes chers sourcils,
Ce souci :
« Ah ! suis-je née, infiniment, pour vivre par ici? »

— Mais j'ai beau parader, toutes s'en fichent !
Et je repars avec ma folle affiche,
Boniment incompris, piteux *sandwiche* :
Au Bon Chevalier-Errant,
Restaurant,
Hôtel meublé, Cabinets de lecture, prix courants.

COMPLAINTE

DES FORMALITÉS NUPTIALES

LUI

Allons, vous prendrez froid.

ELLE

Non; je suis un peu lasse.
Je voudrais écouter toujours ce cor de chasse!

LUI

Dis, veux-tu te vêtir de mon Être éperdu?

ELLE

Tu le sais; mais il fait si pur à la fenêtre...

LUI

Ah! tes yeux m'ont trahi l'Idéal à connaître;
Et je le veux, de tout l'univers de mon être!
Dis, veux-tu?

ELLE

Devant cet univers, aussi, je me veux femme;
C'est pourquoi tu le sais. Mais quoi ! ne m'as-tu pas
Prise toute déjà? par tes yeux, sans combats !
A la messe, au moment du grand Alléluia,
N'as-tu pas eu mon âme?

LUI

Oui; mais l'Unique Loi veut que notre serment
Soit baptisé des roses de ta croix nouvelle;
Tes yeux se font mortels, mais ton destin m'appelle,
Car il sait que, pour naître aux moissons mutuelles,
Je dois te caresser bien singulièrement :

Vous verrez mon palais ! vous verrez quelle vie !
J'ai de gros lexicons et des photographies,

De l'eau, des fruits, maints tabacs,
Moi, plus naïf qu'hypocondre,
Vibrant de tact à me fondre,
Trempé dans les célibats.
Bon et grand comme les bêtes,
Pointilleux, mais emballé,

Inconscient, mais esthète,
Oh ! veux-tu nous en aller
Vers les pôles dont vous êtes?

Vous verrez mes voiliers ! vous verrez mes jongleurs !
Vous soignerez les fleurs de mon *bateau de fleurs.*

Vous verrez qu'il y en a plus que je n'en étale.
Et quels violets gros deuil sont ma couleur locale,

Et que mes yeux sont ces vases d'Election
Des Danaïdes où sans fin nous puiserions !

Des prairies adorables,
Loin des mufles des gens;
Et, sous les ciels changeants,
Maints hamacs incassables !

Dans les jardins
De nos instincts
Allons cueillir
De quoi guérir...

Cuirassés des calus de mainte expérience,
Ne mettant qu'en mes yeux leurs lettres de créance,
Les orgues de mes sens se feront vos martyrs
Vers des cieux sans échos étoilés à mourir !

ELLE

Tu le sais; mais tout est si décevant! ces choses
Me poignent, après tout, d'un infaillible émoi!
Raconte-moi ta vie, ou bien étourdis-moi.
Car je me sens obscure, et, je ne sais pourquoi,
Je me compare aux fleurs injustement écloses...

LUI

Tu verras, c'est un rêve. Et tu t'éveilleras
Guérie enfin du mal de pousser solitaire.
Puis, ma fine convalescente du Mystère,
On vous soignera bien, nuit et jour, seuls sur terre.
Tu verras?

ELLE

Tu le sais. Ah! — si tu savais! car tu m'as prise!
Bien au delà! avec tes yeux, qui me suffisent.
Oui, tes yeux francs seront désormais mon église.
Avec nos regards seulement,
Alors, scellons notre serment?

LUI

Allons, endormez-vous, mortelle fiancée.
Là, dans mes bras loyaux, sur mon grand cœur bercée,

Suffoquez aux parfums de l'unique pensée
Que la vie est sincère et m'a fait le plus fort.

ELLE

Tiens, on n'entend plus ce cor; vous savez, ce cor...

LUI

L'Ange des Loyautés l'a baisée aux deux tempes;
Elle dort maintenant dans l'angle de ma lampe.

O Nuit,
Fais-toi lointaine
Avec ta traîne
Qui bruit!

O défaillance universelle!
Mon unique va naître aux moissons mutuelles!
Pour les fortes roses de l'amour
Elle va perdre, lys pubère,
Ses nuances si solitaires,
Pour être, à son tour,
Dame d'atour
De Maïa!

Alléluia!

COMPLAINTE

DES BLACKBOULÉS

« Ni vous, ni votre art, monsieur. » C'était un dimanche,
Vous savez où.
A vos genoux,
Je suffoquai, suintant de longues larmes blanches.

L'orchestre du jardin jouait ce « *si tu m'aimes* »
Que vous savez;
Et je m'en vais
Depuis, et pour toujours, m'exilant sur ce thème.

Et toujours, ce refus si monstrueux m'effraie
Et me confond
Pour vous au fond,
Si Regard-Incarné ! si moi-même ! si vraie !

Bien. — Maintenant, voici ce que je vous souhaite,
Puisque, après tout,
En ce soir d'août,
Vous avez craché vers l'Art, par-dessus ma tête.

Vieille et chauve à vingt ans, sois prise pour une autre
Et sans raison,
Mise en prison,
Très loin, et qu'un geôlier, sur toi, des ans, se vautre.

Puis, passe à Charenton, parmi de vagues folles,
Avec Paris
Là-bas, fleuri,
Ah ! rêve trop beau ! Paris où je me console.

Et demande à manger, et qu'alors on confonde !
Qu'on croie à ton
Refus ! et qu'on
Te nourrisse, horreur ! horreur ! horreur ! à la sonde.

La sonde t'entre par le nez, Dieu vous bénisse !
A bas, les mains !
Et le bon vin,
Le lait, les œufs te gavent par cet orifice.

Et qu'après bien des ans de cette facétie,
Un interne (aux
Regards loyaux !)
Se trompe de conduit ! et verse, et t'asphyxie.

Et voilà ce que moi, guéri, je vous souhaite,
Cœur rose, pour
Avoir un jour
Craché sur l'Art ! l'Art pur ! sans compter le poète.

COMPLAINTE

DES CONSOLATIONS

Quia voluit consolari.

Ses yeux ne me voient pas, son corps serait jaloux;
Elle m'a dit : « monsieur... » en m'enterrant d'un geste;
Elle est Tout, l'univers moderne et le céleste.
Soit ! draguons donc Paris, et ravitaillons-nous,
Tant bien que mal, du reste.

Les Landes sans espoir de ses regards brûlés
Semblaient parfois des paons prêts à mettre à la voile...
Sans chercher à me consoler vers les étoiles,
Ah ! Je trouverai bien deux yeux aussi sans clés,
Au Louvre, en quelque toile !

Oh ! qu'incultes, ses airs, rêvant dans la prison
D'un *cant* sur le qui-vive au travers de nos hontes !
Mais, en m'appliquant bien, moi dont la foi démonte
Les jours, les ciels, les nuits, dans les quatre saisons
Je trouverai mon compte.

Sa bouche ! à moi, ce pli pudiquement martyr
Où s'aigrissent des nostalgies de nostalgies !
Eh bien, j'irai parfois, très sincère vigie,
Du haut de Notre-Dame aider l'aube au sortir
De passables orgies.

Mais, Tout va la reprendre ! — Alors Tout m'en absout.
Mais, Elle est ton bonheur ! — Non ! je suis trop immense,
Trop chose. Comment donc ! mais ma seule présence
Ici-bas, vraie à s'y mirer, est l'air de Tout :
De la Femme au Silence !

COMPLAINTE

DES BONS MÉNAGES

L'Art sans poitrine m'a trop longtemps bercé dupe.
Si ses labours sont fiers, que ses blés décevants !
Tiens, laisse-moi bêler tout aux plis de ta jupe
Qui fleure le couvent.

Le Génie avec moi, serf, a fait des manières;
Toi, jupe, fais frou-frou, sans t'inquiéter pourquoi,
Sous l'œillet bleu de ciel de l'unique théière,
Sois toi-même, à part moi.

Je veux être pendu, si tu n'es pas discrète
Et *comme il faut*, vraiment ! Et d'ailleurs tu m'es tout.
Tiens, j'aimerai les plissés de ta collerette
Sans en venir à bout.

Mais l'Art, c'est l'Inconnu ! qu'on y dorme et s'y vautre,
On peut ne pas l'avoir constamment sur les bras !
Eh bien, ménage au vent ! Soyons Lui, Elle et l'Autre.
Et puis, n'insistons pas.

COMPLAINTE

DE LORD PIERROT

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Filons, en costume,
Présider là-haut !
Ma cervelle est morte.
Que le Christ l'emporte !
Béons à la Lune,
La bouche en zéro.

Inconscient, descendez en nous par réflexes :
Brouillez les cartes, les dictionnaires, les sexes.

Tournons d'abord sur nous-même, comme un fakir !
(Agiter le pauvre être, avant de s'en servir.)

J'ai le cœur chaste et vrai comme une bonne lampe;
Oui, je suis en taille-douce, comme une estampe.

Vénus, énorme comme le Régent,
Déjà se pâme à l'horizon des grèves;
Et c'est l'heure, ô gens nés casés, bonnes gens,
De s'étourdir en longs trilles de rêves!
Corybanthe, aux quatre vents tous les draps!
Disloque tes pudeurs, à bas les lignes!
En costume blanc, je ferai le cygne,
Après nous le Déluge, ô ma Léda!
Jusqu'à ce que tournent tes yeux vitreux,
Que tu grelottes en rires affreux,
Hop! enlevons sur les horizons fades
Les menuets de nos pantalonnades!
Tiens! l'Univers
Est à l'envers...

— Tout cela vous honore,
Lord Pierrot, mais encore?

— Ah! qu'une, d'elle-même, un beau soir sût venir,
Ne voyant que boire à mes lèvres, ou mourir!

Je serais, savez-vous, la plus noble conquête
Que femme, au plus ravi du Rêve, eût jamais faite!

D'ici-là, qu'il me soit permis
De vivre de vieux compromis.

Où commence, où finit l'humaine
Ou la divine dignité?

Jonglons avec les entités,
Pierrot s'agite et Tout le mène!
Laissez faire, laissez passer;
Laissez passer, et laisser faire;
Le semblable, c'est le contraire,

Et l'univers, c'est pas assez!
Et je me sens, ayant pour cible
Adopté la vie impossible,
De moins en moins localisé!

— Tout cela vous honore,
Lord Pierrot, mais encore?

— Il faisait, ah! si chaud, si sec.
Voici qu'il pleut, qu'il pleut, bergères!
Les pauvres Vénus bocagères
Ont la roupie à leur nez grec!

— Oh ! de moins en moins drôle;
Pierrot sait mal son rôle?

— J'ai le cœur triste comme un lampion forain...
Bah ! j'irai passer la nuit dans le premier train;

Sûr d'aller, ma vie entière,
Malheureux comme les pierres. (*Bis.*)

AUTRE COMPLAINTE

DE LORD PIERROT

Celle qui doit me mettre au courant de la Femme !
Nous lui dirons d'abord, de mon air le moins froid :
« La somme des angles d'un triangle, chère âme,
« Est égale à deux droits. »

Et si ce cri lui part : « Dieu de Dieu ! que je t'aime ! »
— « Dieu reconnaîtra les siens. » Ou piquée au vif :
— « Mes claviers ont du cœur, tu seras mon seul thème. »
Moi : « Tout est relatif. »

De tous ses yeux, alors ! se sentant trop banale :
« Ah ! tu ne m'aimes pas ; tant d'autres sont jaloux ! »
Et moi, d'un œil qui vers l'Inconscient s'emballe :
« Merci, pas mal ; et vous ? »

— « Jouons au plus fidèle ! » — « A quoi bon, ô Nature ! »
« Autant à qui perd gagne ! » Alors, autre couplet :
— « Ah ! tu te lasseras le premier, j'en suis sûre... »
— « Après vous, s'il vous plaît. »

Enfin, si, par un soir, elle meurt dans mes livres,
Douce; feignant de n'en pas croire encor mes yeux,
J'aurai un : « Ah çà, mais, nous avions De Quoi vivre !
« C'était donc sérieux? »

COMPLAINTE

SUR CERTAINS ENNUIS

Un couchant des Cosmogonies !
Ah ! que la Vie est quotidienne...
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie...

On voudrait s'avouer des choses,
Dont on s'étonnerait en route,
Qui feraient, une fois pour toutes !
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le Silence,
Secouer l'exil des causeries ;
Et non ! ces dames sont aigries
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique,
Par quels gâchis suresthétiques
Ces êtres-là sont adorables.

Justement, une nous appelle,
Pour l'aider à chercher sa bague,
Perdue (où dans ce terrain vague?)
Un souvenir D'AMOUR, dit-elle!

Ces êtres-là sont adorables!

COMPLAINTE

DES NOCES DE PIERROT

Où te flatter pour boire dieu,
Ma provisoire corybante?
Je sauce mon âme en tes yeux,
Je ceins ta beauté pénitente,
Où donc vis-tu? Moi si pieux,
 Que tu m'es lente, lente !

Tes cils m'insinuent : c'en est trop;
Et leurs calices vont se clore,
Sans me jeter leur dernier mot,
Et refouler mes métaphores,
De leur petit air comme il faut?
 Isis, levez le store !

Car cette fois, c'est pour de bon;
Trop d'avrils, quittant la partie
Devant des charmes moribonds,
J'ai bâclé notre eucharistie
Sous les trépieds où ne répond
    Qu'une aveugle Pythie !

Ton tabernacle est dévasté?
Sois sage, distraite égoïste !
D'ailleurs, suppôt d'éternité,
Le spleen de tout ce qui n'existe
Veut qu'en ce blanc matin d'été,
    Je sois ton exorciste !

Ainsi, fustigeons ces airs plats
Et ces dolentes pantomimes
Couvrant d'avance du vieux glas
Mes toscins à l'hostie ultime !
Ah ! tu me comprends, n'est-ce pas,
    Toi, ma moins pauvre rime?

Introïbo, voici l'Époux !
Hallali ! songe au pôle, aspire;
Je t'achèterai des bijoux,

Garde-moi ton *ut* de martyre...
Quoi ! bébé bercé, c'est donc tout?
  Tu n'as plus rien à dire?

— Mon dieu, mon dieu ! je n'ai rien eu,
J'en suis encore aux poncifs thèmes !
Son teint me redevient connu,
Et, sur son front tout au baptême,
Aube déjà l'air ingénu !
L'air vrai ! l'air non mortel quand même !

    Ce qui fait que je l'aime,

  Et qu'elle est même, vraiment,
      La chapelle rose
      Où parfois j'expose
      Le Saint-Sacrement
  De mon humeur du moment.

COMPLAINTE

DU VENT QUI S'ENNUIE LA NUIT

Ta fleur se fane, ô fiancée?
Oh ! gardes-en encore un peu
La corolle qu'a compulsée
Un soir d'ennui trop studieux !
Le vent des toits qui pleure et rage,
Dans ses assauts et ses remords,
Sied au nostalgique naufrage
Où m'a jeté ta Toison-d'Or.

Le vent assiège,
  Dans sa tour,
Le sortilège
  De l'Amour;
Et, pris au piège,
Le sacrilège
Geint sans retour.

Ainsi, mon idéal sans bride
T'ubiquitait de ses sanglots,
O calice loyal mais vide
Qui jouais à me rester clos?
Ainsi dans la nuit investie,
Sur tes pétales décevants,
L'Ange fileur d'eucharisties
S'afflige tout le long du vent.

Le vent assiège,
Dans sa tour,
Le sortilège
De l'Amour,
Et, pris au piège,
Le sacrilège
Geint sans retour.

O toi qu'un remords fait si morte,
Qu'il m'est incurable, en tes yeux,
D'écouter se morfondre aux portes
Le vent aux étendards de cieux!
Rideaux verts de notre hypogée,
Marbre banal du lavabo,
Votre hébétude ravagée
Est le miroir de mon tombeau.

O vent, allège
  Ton discours
Des vains cortèges
  De l'humour;
Je rentre au piège,
Peut-être y vais-je
Tuer l'Amour!

COMPLAINTE

DU PAUVRE CORPS HUMAIN

L'homme et sa compagne sont serfs
De corps, tourbillonnants cloaques
Aux mailles de harpes de nerfs
Serves de tout et que détraque
Un fier répertoire d'attaques.

Voyez l'homme, voyez !
Si ça n'fait pas pitié !

Propre et correct en ses ressorts,
S'assaisonnant de modes vaines,
Il s'admire, ce brave corps,
Et s'endimanche pour sa peine,
Quand il a bien sué la semaine.

Et sa compagne ! allons,
Ma bell', nous nous valons.

Faudrait le voir, touchant et nu
Dans un décor d'oiseaux, de roses;
Ses tics réflexes d'ingénu,
Ses plis pris de mondaines poses;
Bref, sur beau fond vert, sa chlorose.

Voyez l'homme, voyez !
Si ça n'fait pas pitié !

Les Vertus et les Voluptés
Détraquant d'un rien sa machine,
Il ne vit que pour disputer
Ce domaine à rentes divines
Aux lois de mort qui le taquinent.

Et sa compagne ! allons,
Ma bell', nous nous valons.

Il se soutient de mets pleins d'art,
Se drogue, se tond, se parfume,
Se truffe tant, qu'il meurt trop tard;
Et la cuisine se résume
En mille infections posthumes.

Oh ! ce couple, voyez !
Non, ça fait trop pitié.

Mais ce microbe subversif
Ne compte pas pour la Substance,
Dont les déluges corrosifs
Renoient vite pour l'Innocence
Ces fols germes de conscience.

Nature est sans pitié
Pour son petit dernier.

COMPLAINTE DU ROI DE THULÉ

Il était un roi de Thulé,
Immaculé,
Qui loin des jupes et des choses,
Pleurait sur la métempsychose
Des lys en roses,
Et quel palais !

Ses fleurs dormant, il s'en allait,
Traînant des clés,
Broder aux seuls yeux des étoiles,
Sur une tour, un certain Voile.
De vive toile,
Aux nuits de lait !

Quand le voile fut bien ourlé,
Loin de Thulé,
Il rama fort sur les mers grises,
Vers le soleil qui s'agonise,
Féerique Église !
Il ululait :

« Soleil-crevant, encore un jour,
Vous avez tendu votre phare
Aux holocaustes vivipares,
Du culte qu'ils nomment l'Amour.

« Et comme, devant la nuit fauve,
Vous vous sentez défaillir,
D'un dernier flot d'un sang martyr
Vous lavez le seuil de l'Alcôve !

« Soleil ! Soleil ! moi je descends
Vers vos navrants palais polaires,
Dorloter dans ce Saint-Suaire
Votre cœur bien en sang,
En le berçant ! »

Il dit, et, le Voile étendu,
Tout éperdu,
Vers les coraux et les naufrages,
Le roi raillé des doux corsages,
Beau comme un Mage
Est descendu !

Braves amants ! aux nuits de lait,
Tournez vos clés !
Une ombre, d'amour pur transie,
Viendrait vous gémir cette scie :
« Il était un roi de Thulé
Immaculé... »

COMPLAINTE

DU SOIR DES COMICES AGRICOLES

Deux royaux cors de chasse ont encore un duo
Aux échos,
Quelques fusées reniflent s'étouffer là-haut !

Allez, allez, gens de la noce,
Qu'on s'en donne une fière bosse !

Et comme le jour naît, que bientôt il faudra,
A deux bras,
Peiner, se recrotter dans les labours ingrats,

Allez, allez, gens que vous êtes,
C'est pas tous les jours jour de fête !

Ce violon incompris pleure au pays natal,
Loin du bal,
Et le piston risque un appel vers l'Idéal...

Mais le flageolet les rappelle
Et allez donc, mâl's et femelles !

Un couple erre parmi les rêves des grillons,
Aux sillons;
La fille écoute en tourmentant son médaillon.

Laissez, laissez, ô cors de chasse,
Puisque c'est le sort de la race.

Les beaux cors se sont morts ; mais cependant qu'au loin,
Dans les foins,
Crèvent deux rêves niais, sans maire et sans adjoint.

Pintez, dansez, gens de la Terre,
Tout est un triste et vieux Mystère.

— Ah ! le Premier que prit ce besoin insensé
De danser
Sur ce monde enfantin dans l'Inconnu lancé !

O Terre, ô terre, ô race humaine,
Vous me faites bien de la peine.

COMPLAINTE DES CLOCHES

Dimanche, à Liége.

Bin bam, bin bam,
Les cloches, les cloches,
Chansons en l'air, pauvres reproches !
Bin bam, bin bam,
Les cloches en Brabant !

Petits et gros, clochers en fête,
De l'hôpital à l'Évêché,
Dans ce bon ciel endimanché,
Se carillonnent, et s'entêtent,
A tue-tête ! à tue-tête !

Bons vitraux, saignez impuissants
Aux allégresses hosannahlles
Des orgues lâchant leurs pédales,
Les tuyaux bouchés par l'encens !
Car il descend ! il descend !

Voici les lentes oriflammes
Où flottent la Vierge et les Saints !
Les cloches, leur battant des mains,
S'étourdissent en jeunes gammes
Hymniclames ! hymniclames !

Va, Globe aux studieux pourchas,
Où Dieu à peine encor s'épèle !
Bondis, Jérusalem nouvelle,
Vers les nuits grosses de rachats,
Où les lys ne filent pas !

Edens mûrs, Unique Bohême !
Nous, les beaux anges effrénés;
Elles, les Regards incarnés,
Pouvant nous chanter, sans blasphème :
Que je t'aime ! pour moi-même !

Oui, les cloches viennent de loin !
Oui, oui, l'Idéal les fit fondre
Pour rendre les gens hypocondres,
Vêtus de noir, tendant le poing
Vers un Témoin ! Un Témoin !

Ah ! cœur-battant, cogne à tue-tête
Vers ce ciel niais endimanché !
Calme, à jaillir de ton clocher,
Et nous retombe à jamais BÊTE.
Quelle fête ! quelle fête !

Bin bam, bin bam,
Les cloches ! les cloches !
Chansons en l'air, pauvres reproches !
Bin bam, bin bam,
Les cloches en Brabant (1) !

Liége. Août 1883.

(1) Et ailleurs.

COMPLAINTE DES GRANDS PINS

DANS UNE VILLA ABANDONNÉE

A Bade.

Tout hier, le soleil a boudé dans ses brumes,
Le vent jusqu'au matin n'a pas décoléré,
Mais, nous point des coteaux là-bas, un œil sacré
Qui va vous bousculer ces paquets de bitume !

— Ah ! vous m'avez trop, trop vanné,
Bals de diamants, hanches roses;
Et, bien sûr, je n'étais pas né
Pour ces choses.

— Le vent jusqu'au matin n'a pas décoléré.
Oh ! ces quintes de toux d'un chaos bien posthume,

— Prés et bois vendus ! Que de gens,
Qui me tenaient mes gants, serviles,
A cette heure, de mes argents,
Font des piles !

— Délayant en ciels bas ces paquets de bitume
Qui grimpaient talonnés de noirs Misérérés !

— Elles, coudes nus dans les fruits,
Riant, changeant de doigts leurs bagues;
Comme nos plages et nos nuits
Leur sont vagues !

— Oh ! ces quintes de toux d'un chaos bien posthume,
Chantons comme Memnon, le soleil a filtré,

— Et moi, je suis dans ce lit cru
De chambre d'hôtel, fade chambre,
Seul, battu dans les vents bourrus
De novembre.

— Qui, consolant des vents les noirs Misérérés,
Des nuages en fuite éponge au loin l'écume.

— Berthe aux sages yeux de lilas,
Qui priais Dieu que je revinsse,
Que fais-tu, mariée là-bas,
En province?

— Memnons, ventriloquons ! le cher astre a filtré
Et le voilà qui tout authentique s'exhume !

— Oh ! quel vent ! adieu tout sommeil;
Mon Dieu, que je suis bien malade !
Oh ! notre croisée au soleil
Bon, à Bade.

— Il rompt ses digues ! vers les grands labours qui fument !
Saint Sacrement ! et *Labarum* des *Nox iræ* !

— Et bientôt, seul, je m'en irai,
A Montmartre, en cinquième classe,
Loin de père et mère, enterrés
En Alsace.

99, boulevard Saint-Michel.

COMPLAINTE

SUR CERTAINS TEMPS DÉPLACÉS

Le couchant de sang est taché
Comme un tablier de boucher;
Oh ! qui veut aussi m'écorcher !

— Maintenant c'est comme une rade !
Ça vous fait le cœur tout nomade,
A cingler vers mille Lusiades !

Passez, ô nuptials appels,
Vers les comptoirs, les Archipels
Où l'on mastique le bétel !

Je n'aurai jamais d'aventures;
Qu'il est petit, dans la Nature,
Le chemin d'fer Paris-Ceinture !

V'là l' fontainier ! il siffle l'air
(Connu) du bon roi Dagobert;
Oh ! ces matins d'avril en mer !

— Le vent galope ventre à terre,
En vain voudrait-on le fair' taire !
Ah ! nom de Dieu ! quelle misère !

— Le Soleil est mirobolant
Comme un poitrail de chambellan,
J'en demeure les bras ballants;

Mais jugez si ça m'importune,
Je rêvais en plein de lagunes
De Venise au clair de la lune !

— Vrai ! la vie est pour les badauds.
Quand on a du Dieu sous la peau,
On cuve ça sans dire mot.

L'obélisque quadrangulaire,
De mon spleen monte; j'y digère,
En stylite, ce gros Mystère.

COMPLAINTE

DES CONDOLÉANCES AU SOLEIL

Décidément, bien don Quichotte et pas peu sale,
Ta Police, ô Soleil ! malgré tes grands Levers,
Et tes couchants des beaux Sept-Glaives abreuvés,
Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale !

Sans trêve, aux spleens d'amour sonner des hallalis !
Car, depuis que, majeur, ton fils calcule et pose,
Labarum des glaciers ! fais-tu donc autre chose
Que chasser devant toi des dupes de leurs lits?

Certes, dès qu'aux rideaux aubadent tes fanfares,
Ces piteux d'infini, clignant de gluants deuils,
Rhabillent leurs tombeaux, en se cachant de l'œil
Qui cautérise les citernes les plus rares !

Mais tu ne te dis pas que, là-bas, bon Soleil,
L'autre moitié n'attendait que ta défaillance,
Et déjà se remet à ses expériences,
Alléguant quoi ! la nuit, l'usage, le sommeil...

Or, à notre guichet, tu n'es pas mort encore,
Pour aller fustiger de rayons ces mortels,
Que nos bateaux sans fleurs rerâlent vers leurs ciels
D'où pleurent des remparts brodés contre l'aurore !

Alcôve des Danaïdes, triste astre ! — Et puis,
Ces jours où, tes fureurs ayant fait les nuages,
Tu vas sans pouvoir les percer, blême de rage
De savoir seul et tout à ses aises l'Ennui !

Entre nous donc, bien don Quichotte, et pas moins sale,
Ta Police, ô Soleil, malgré tes grands Levers,
Et tes couchants des beaux Sept-Glaives abreuvés,
Rosaces en sang d'une aveugle Cathédrale !

COMPLAINTE

DE L'OUBLI DES MORTS

Mesdames et Messieurs,
Vous dont la mère est morte.
C'est le bon fossoyeux
Qui gratte à votre porte.

Les morts
C'est sous terre;
Ça n'en sort
Guère.

Vous fumez dans vos bocks,
Vous soldez quelque idylle,
Là-bas chante le coq,
Pauvres morts hors des villes !

Grand-papa se penchait,
Là, le doigt sur la tempe,
Sœur faisait du crochet,
Mère montait la lampe.

Les morts
C'est discret,
Ça dort
Trop au frais.

Vous avez bien dîné,
Comment va cette affaire?
Ah ! les petits mort-nés
Ne se dorlotent guère !

Notez, d'un trait égal,
Au livre de la caisse,
Entre deux frais de bal :
Entretien tombe et messe.

C'est gai,
Cette vie;
Hein, ma mie,
O gué?

Mesdames et Messieurs,
Vous dont la sœur est morte,
Ouvrez au fossoyeux
Qui claque à votre porte;

Si vous n'avez pitié,
Il viendra (sans rancune)
Vous tirer par les pieds,
Une nuit de grand'lune !

Importun
Vent qui rage !
Les défunts?
Ça voyage...

COMPLAINTE

DU PAUVRE JEUNE HOMME

Sur l'air populaire:
« Quand le bonhomm' revint du bois. »

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui;
Il prit à deux mains son vieux crâne,
Qui de science était un puits !
Crâne,
Riche crâne,
Entends-tu la Folie qui plane?
Et qui demande le cordon,
Digue dondaine, digue dondaine,
Et qui demande le cordon,
Digue dondaine, digue dondon?

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui;
Il entendit de tristes gammes,
Qu'un piano pleurait dans la nuit!
Gammes,
Vieilles gammes,
Ensemble, enfants, nous vous cherchâmes;
Son mari m'a fermé sa maison,
Digue dondaine, digue dondaine,
Son mari m'a fermé sa maison,
Digue dondaine, digue dondon!

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui;
Il mit le nez dans sa belle âme,
Où fermentaient des tas d'ennuis!
Ame,
Ma belle âme,
Leur huile est trop sal' pour ta flamme!
Puis, nuit partout! lors, à quoi bon?
Digue dondaine, digue dondaine,
Puis, nuit partout! lors, à quoi bon?
Digue dondaine, digue dondon!

Quand ce jeune homm' rentra chez lui,
Quand ce jeune homm' rentra chez lui;
Il vit que sa charmante femme,
Avait déménagé sans lui !
Dame,
Notre-Dame,
Je n'aurai pas un mot de blâme !
Mais t'aurais pu m'laisser l'charbon (1),
Digue dondaine, digue dondaine,
Mais t'aurais pu m'laisser l'charbon,
Digue dondaine, digue dondon.

Lors, ce jeune homme aux tels ennuis,
Lors, ce jeune homme aux tels ennuis;
Alla décrocher une lame,
Qu'on lui avait fait cadeau avec l'étui !
Lame,
Fine lame,
Soyez plus droite que la femme !
Et vous, mon Dieu, pardon ! pardon !
Digue dondaine, digue dondaine,
Et vous, mon Dieu, pardon ! pardon !
Digue dondaine, digue dondon !

(1) Pour s'asphyxier.

Quand les croq'morts vinrent chez lui,
Quand les croq'morts vinrent chez lui;
Ils virent qu'c'était un' belle âme,
Comme on n'en fait plus aujourd'hui.
Ame,
Dors, belle âme !
Quand on est mort, c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondaine,
Quand on est mort, c'est pour de bon,
Digue dondaine, digue dondon !

COMPLAINTE

DE L'ÉPOUX OUTRAGÉ

Sur l'air populaire :
« Qu'allais-tu faire à la fontaine? »

— Qu'alliez-vous faire à la Mad'leine,
Corbleu, ma moitié,
— Qu'alliez-vous faire à la Mad'leine?

— J'allais prier pour qu'un fils nous vienne,
Mon Dieu, mon ami;
J'allais prier pour qu'un fils nous vienne.

— Vous vous teniez dans un coin, debout,
Corbleu, ma moitié!
Vous vous teniez dans un coin debout.

— Pas d'chaise économis' trois sous,
Mon Dieu, mon ami;
Pas d'chaise économis' trois sous.

— D'un officier, j'ai vu la tournure,
Corbleu, ma moitié !
D'un officier, j'ai vu la tournure.

— C'était ce Christ grandeur nature,
Mon Dieu, mon ami;
C'était ce Christ grandeur nature.

— Les Christs n'ont pas la croix d'honneur,
Corbleu, ma moitié !
Les Christs n'ont pas la croix d'honneur.

— C'était la plaie du Calvaire, au cœur,
Mon Dieu, mon ami;
C'était la plaie du calvaire au cœur.

— Les Christs n'ont qu'au flanc seul la plaie,
Corbleu, ma moitié !
Les Christs n'ont qu'au flanc seul la plaie !

— C'était une goutte envolée,
Mon Dieu, mon ami;
C'était une goutte envolée.

— Aux Crucifix on n'parl' jamais,
Corbleu, ma moitié !
Aux Crucifix on n' parl' jamais?

— C'était du trop d'amour qu' j'avais,
Mon Dieu, mon ami,
C'était du trop d'amour qu' j'avais !

Et moi j' te brûl'rai la cervelle,
Corbleu, ma moitié,
Et moi j' te brûl'rai la cervelle !

— Lui, il aura mon âme immortelle,
Mon Dieu, mon ami,
Lui, il aura mon âme immortelle !

COMPLAINTE

VARIATIONS SUR LE MOT « FALOT, FALOTTE »

Falot, falotte !
Sous l'aigre averse qui clapote.
Un chien aboie aux feux-follets,
Et puis se noie, taïaut, taïaut !
La Lune, voyant ces ballets,
Rit à Pierrot !
Falot ! falot !

Falot, falotte !
Un train perdu, dans la nuit, stoppe,
Par les avalanches bloqué ;
Il siffle au loin ! et les petiots
Croient ouïr les méchants hoquets
D'un grand crapaud !
Falot, falot !

Falot, falotte !
La danse du bateau-pilote,
Sous l'œil d'or du phare, en péril
Et sur les *steamers*, les galops
Des vents filtrant leurs longs exils
Par les hublots !
Falot, falot !

Falot, falotte !
La petite vieille qui trotte,
Par les bois aux temps pluvieux,
Cassée en deux sous le fagot
Qui réchauffera de son mieux
Son vieux fricot !
Falot, falot !

Falot, falotte !
Sous sa lanterne qui tremblote,
Le fermier dans son potager
S'en vient cueillir des escargots,
Et c'est une étoile au berger
Rêvant là-haut !
Falot, falot !

Falot, falotte !
Le lumignon au vent toussotte,
Dans son cornet de gras papier;
Mais le passant en son pal'tot,
O mandarines des Janviers,
File au galop !
Falot, falot !

Falot, falotte !
Un chiffonnier va sous sa hotte;
Un réverbère près d'un mur
Où se cogne un vague soulaud,
Qui l'embrasse comme un pur,
Avec des mots !
Falot, falot !

Falot, falotte !
Et c'est ma belle âme en ribotte,
Qui se sirote et se fait mal,
Et fait avec ses grands sanglots,
Sur les beaux lacs de l'Idéal
Des ronds dans l'eau !
Falot, falot !

Chevreuse, septembre 1884.

COMPLAINTE DU TEMPS

ET DE SA COMMÈRE L'ESPACE

Je tends mes poignets universels dont aucun
N'est le droit ou le gauche, et l'Espace, dans un
Va-et-vient giratoire, y détrame les toiles
D'azur pleines de cocons à fœtus d'Étoiles.
Et nous nous blasons tant, je ne sais où, les deux
Indissolubles nuits aux orgues vaniteux
De nos pores à Soleils, où toute cellule
Chante : Moi ! Moi ! puis s'éparpille, ridicule !

Elle est l'infini sans fin, je deviens le temps
Infaillible. C'est pourquoi nous nous perdons tant.
Où sommes-nous? Pourquoi? Pour que Dieu s'accomplisse?
Mais l'Éternité n'y a pas suffi ! Calice
Inconscient, où tout cœur crevé se résout,
Extrais-nous donc alors de ce néant trop tout !

Que tu fisses de nous seulement une flamme,
Un vrai sanglot mortel, la moindre goutte d'âme !

Mais nous bâillons de toute la force de nos
Touts, sûrs de la surdité des humains échos.
Que ne suis-je indivisible ! Et toi, douce Espace,
Où sont les steppes de tes seins, que j'y rêvasse?
Quand t'ai-je fécondée à jamais? Oh ! ce dut
Être un spasme intéressant ! Mais quel fut mon but?
Je t'ai, tu m'as. Mais où? Partout, toujours. Extase
Sur laquelle, quand on est le Temps, on se blase.

Or, voilà des spleens infinis que je suis en
Voyage vers ta bouche, et pas plus à présent
Que toujours, je ne sens la fleur triomphatrice
Qui flotte, m'as-tu dit, au seuil de ta matrice.
Abstraites amours ! quel infini mitoyen
Tourne entre nos deux Touts? Sommes-nous deux? ou bien
(Tais-toi si tu ne peux me prouver à outrance,
Illico, le fondement de la connaissance,

Et, par ce chant : Pensée, Objet, Identité !
Souffler le Doute, songe d'un siècle d'été)

Suis-je à jamais un solitaire Hermaphrodite,
Comme le Ver solitaire, ô ma Sulamite?
Ma complainte n'a pas eu de commencement,
Que je sache, et n'aura nulle fin; autrement,
Je serais l'anachronisme absolu. Pullule
Donc, azur possédé du mètre et du pendule !

O Source du possible, alimente à jamais
Des pollens des soleils d'exil, et de l'engrais
Des chaotiques hécatombes, l'automate
Universel où pas une loi ne se hâte.
Nuls à tout, sauf aux rares mystiques éclairs
Des élus, nous restons les deux miroirs d'éther
Réfléchissant, jusqu'à la mort de ces Mystères,
Leurs Nuits que l'Amour jonche de fleurs éphémères.

GRANDE COMPLAINTE

DE LA VILLE DE PARIS

PROSE BLANCHE

Bonne gens qui m'écoutes, c'est Paris, Charenton compris. Maison fondée en... à louer. Médailles à toutes les expositions et des mentions. Bail immortel. Chantiers en gros et en détail de bonheurs sur mesure. Fournisseurs brevetés d'un tas de majestés. Maison recommandée. Prévient la chute des cheveux. En loteries ! Envoie en province. Pas de morte-saison. Abonnements. Dépôt, sans garantie de l'humanité, des ennuis les plus comme il faut et d'occasion. Facilités de paiement, mais de l'argent. De l'argent, bonne gens !

Et ça se ravitaille, import et export, par vingt gares et douanes. Que tristes, sous la pluie, les trains de marchandises ! A vous, dieux, chasublerie, ameublements d'église, dragées pour baptêmes, le culte est au troisième, clientèle ineffable. Amour, à toi, des maisons d'or aux hospices dont les langes et loques feront le papier des billets doux à monogrammes, trousseaux et

layettes, seules eaux alcalines reconstituantes, ô chlorose ! bijoux de sérail, falbalas, tramways, miroirs de poches, romances ! Et à l'antipode, qu'y fait-on? Ça travaille, pour que Paris se ravitaille...

D'ailleurs, des moindres pavés, monte le Lotus Tact. En bataille rangée, les deux sexes, toilettés à la mode des passants, mangeant dans le ruolz ! Aux commis, des Niobides ; des faunesses, aux Christs. Et sous les futaies seigneuriales des jardins très publics, martyrs niaisant et vestales minaudières faisant d'un clin d'œil l'article pour l'Idéale et Cie (Maison vague, là-haut), mais d'elles-mêmes absentes, pour sûr. Ah ! l'homme est un singulier monsieur ; et elle, sa voix de fausset, quel front désert ! D'ailleurs avec du tact...

Mais l'inextirpable élite, d'où? pour où? Maisons de blanc : pompes voluptiales ; maisons de deuil : spleenuosités, rancœurs à la carte. Et les banlieues adoptives, humus teigneux, haridelles paissant bris de vaisselles, tessons, semelles, de profil sur l'horizon des remparts. Et la pluie ! trois torchons à une claire-voie de mansarde. Un chien aboie à un ballon là-haut. Et des coins claustrals, cloches exilescentes des *dies iræmissibles*. Couchants d'aquarelliste distinguée, ou de lapidaire en liquidation. Génie au prix de fabrique, et ces jeunes gens s'entraînent en auto-litanies et formules vaines,

par vaines cigarettes. Que les vingt-quatre heures vont vite à la discrète élite... !

Mais les cris publics reprennent. Avis important ! l'Amortissable a fléchi, ferme le Panama. Enchères, experts. Avances sur titres cotés ou non cotés, achats de nues propriétés, de viagers, d'usufruits ; avances sur successions ouvertes et autres ; indicateurs, annuaires, étrennes. Voyages circulaires à prix réduits. Madame Ludovic prédit l'avenir de 2 à 4. Jouets *Au Paradis des enfants* et accessoires pour cotillons aux grandes personnes. Grand choix de principes à l'épreuve. Encore des cris ! Seul dépôt ! soupers de centième ! Machines cylindriques Marinoni ! Tout garanti, tout pour rien ! Ah ! la rapidité de la vie aussi seul dépôt...

Des mois, les ans, calendriers d'occasion. Et l'automne s'engrandeuille au bois de Boulogne, l'hiver gèle les fricots des pauvres aux assiettes sans fleurs peintes. Mai purge, la canicule aux brises frivoles des plages fane les toilettes coûteuses. Puis, comme nous existons dans l'existence où l'on paie comptant, s'amènent ces messieurs courtois des Pompes Funèbres, autopsies et convois salués sous la Vieille Monotopaze du soleil. Et l'histoire va toujours dressant, raturant ses Tables criblées de piteux *idem*, — ô Bilan, va quelconque ! ô Bilan, va quelconque...

Rue Madame. Août 1884.

COMPLAINTE DES MOUNIS

DU MONT-MARTRE

Dire que, sans filtrer d'un divin Cœur,
Un air divin, et qui veut que tout s'aime,
S'in-Pan-filtre, et sème
Ces vols d'oasis folles de blasphèmes
Vivant pour toucher quelque part un Cœur...

Un tic tac froid rit en nos poches,
Chronomètres, réveils, coucous;
Faut remonter ces beaux joujoux,
Œufs à heures, mouches du coche,
Là-haut s'éparpillant en cloches...

Voici le soir,
Grince, musique
Hypertrophique
Des remontoirs !

Dire que Tout est un Très Sourd Mystère;
Et que le Temps, qu'on ne sait où saisir,
Oui, pour l'avertir !
Sarcle à jamais les bons soleils martyrs,
O laps sans digues des nuits du Mystère !...

Allez, coucous, réveils, pendules;
Escadrons d'insectes d'acier,
En un concert bien familier,
Jouez sans fin des mandibules,
L'Homme a besoin qu'on le stimule !

Sûrs, chaque soir,
De la musique
Hypertrophique
Des remontoirs !

Moucherons, valseurs d'un soir de soleil,
Vous, tout comme nous, nerfs de la nature,
Vous n'avez point cure
De ce que peut être cette aventure :
Les mondes penseurs s'errant au Soleil !

Triturant bien l'heure en secondes,
En trois mil six cents coups de dents,

De nos parts au gâteau du Temps
Ne faites qu'un hachis immonde
Devant lequel on se morfonde !

Sûrs, chaque soir,
De la musique
Hypertrophique
Des remontoirs !

Où le trouver, ce Temps, pour lui tout dire,
Lui mettre le nez dans son Œuvre, un peu !
Et cesser ce jeu !
C'est vrai, la Métaphysique de Dieu
Et ses amours sont infinis ! — mais, dire...

Ah ! plus d'heure? fleurir sans âge?
Voir les tableaux lents des Saisons
Régir l'écran des horizons,
Comme autant de belles images
D'un même Aujourd'hui qui voyage?

Voici le soir !
Grince, musique
Hypertrophique
Des remontoirs !

COMPLAINTE-LITANIES

DE MON SACRÉ-CŒUR

Prométhée et Vautour, châtiment et blasphème,
Mon cœur, cancer sans cœur, se grignote lui-même.

Mon Cœur est une urne où j'ai mis certains défunts,
Oh ! chut, refrains de leurs berceaux ! et vous, parfums...

Mon Cœur est un lexique où cent littératures
Se lardent sans répit de divines ratures.

Mon Cœur est un désert altéré, bien que soûl
De ce vin revomi, l'universel dégoût.

Mon cœur est un Néron, enfant gâté d'Asie,
Qui d'empires de rêve en vain se rassasie.

Mon Cœur est un noyé vidé d'âme et d'essors,
Qu'étreint la pieuvre Spleen en ses ventouses d'or.

C'est un feu d'artifice, hélas ! qu'avant la fête,
A noyé sans retour l'averse qui s'embête.

Mon Cœur est le terrestre Histoire-Corbillard,
Que traînent au néant l'instinct et le hasard.

Mon cœur est une horloge oubliée à demeure,
Qui, me sachant défunt, s'obstine à sonner l'heure !

Mon aimée était là, toute à me consoler;
Je l'ai trop fait souffrir, ça ne peut plus aller.

Mon Cœur, plongé au Styx de nos arts danaïdes,
Présente à tout baiser une armure de vide.

Et toujours, mon Cœur, ayant ainsi déclamé,
En revient à sa complainte : Aimer, être aimé !

1881. 5, rue Berthollet.

COMPLAINTE

DES DÉBATS MÉLANCOLIQUES ET LITTÉRAIRES

On peut encore aimer, mais confier toute son âme est un bonheur qu'on ne retrouvera plus.

CORINNE OU L'ITALIE.

Le long d'un ciel crépusculâtre,
Une cloche angéluse en paix
L'air exilescent et marâtre
Qui ne pardonnera jamais.

Paissant des débris de vaisselle,
Là-bas, au talus des remparts,
Se profile une haridelle
Convalescente ; il se fait tard.

Qui m'aima jamais? Je m'entête
Sur ce refrain bien impuissant,
Sans songer que je suis bien bête
De me faire du mauvais sang.

Je possède un propre physique,
Un cœur d'enfant bien élevé,
Et pour un cerveau magnifique
Le mien n'est pas mal, vous savez.

Eh bien, ayant pleuré l'Histoire,
J'ai voulu vivre un brin heureux;
C'était trop demander, faut croire;
J'avais l'air de parler hébreux.

Ah! tiens, mon cœur, de grâce, laisse
Lorsque j'y songe, en vérité,
J'en ai des sueurs de faiblesse,
A choir dans la malpropreté.

Le cœur me piaffe de génie
Eperdument pourtant, mon Dieu!
Et si quelqu'une veut ma vie,
Moi je ne demande pas mieux!

Eh va, pauvre âme véhémente!
Plonge, être, en leurs Jourdains blasés,
Deux frictions de vie courante
T'auront bien vite exorcisé.

Hélas, qui peut m'en répondre !
Tenez, peut-être savez-vous
Ce que c'est qu'une âme hypocondre?
J'en suis une dans les prix doux.

O Hélène, j'erre en ma chambre;
Et tandis que tu prends le thé,
Là-bas dans l'or d'un fier septembre,
Je frissonne de tous mes membres,
En m'inquiétant de ta santé.

Tandis que, d'un autre côté...

Berlin.

COMPLAINTE

D'UNE CONVALESCENCE EN MAI

> Nous n'avons su toutes ces choses qu'après sa mort.
>
> *Vie de Pascal*, par Mme Périer.

Convalescent au lit, ancré de courbatures,
Je me plains aux dessins bleus de ma couverture,

Las de reconstituer dans l'art du jour baissant
Cette dame d'en face auscultant les passants :

Si la Mort, de son van, avait chosé mon être,
En serait-elle moins, ce soir, à sa fenêtre?...

Oh ! mort, tout mort ! au plus jamais, au vrai néant
Des nuits où piaule en longs regrets un chant-huant !

Et voilà que mon Ame est tout hallucinée !
Mais s'abat, sans avoir fixé sa destinée.

Ah ! que de soirs de mai pareils à celui-ci,
Que la vie est égale; et le cœur endurci !

Je me sens fou d'un tas de petites misères.
Mais maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire.

Qui m'a jamais rêvé? Je voudrais le savoir !
Elles vous sourient avec âme, et puis bonsoir,

Ni vu ni connu. Et les voilà qui rebrodent
Le canevas ingrat de leur âme à la mode ;

Fraîches à tous, et puis reprenant leur air sec
Pour les christs déclassés et autres gens suspects

Et pourtant, le béni grand bol de lait de ferme
Que me serait un baiser sur sa bouche ferme !

Je ne veux accuser personne, bien qu'on eût
Pu, ce me semble, mon bon cœur étant connu...

N'est-ce pas; nous savons ce qu'il nous reste à faire,
O Cœur d'or pétri d'aromates littéraires,

Et toi, cerveau confit dans l'alcool de l'Orgueil !
Et qu'il faut procéder d'abord par demi-deuils...

Primo : mes grandes angoisses métaphysiques
Sont passées à l'état de chagrins domestiques;

Deux ou trois spleens locaux. — Ah ! pitié, voyager
Du moins, pendant un an ou deux à l'étranger...

Plonger mon front dans l'eau des mers, aux matinées
Torrides, m'en aller à petites journées,

Compter les clochers, puis m'asseoir, ayant très chaud,
Aveuglé des maisons peintes au lait de chaux...

Dans les Indes du Rêve aux pacifiques Ganges,
Que j'en ai des comptoirs, des hamacs de rechange !

— Voici l'œuf à la coque et la lampe du soir.
Convalescence bien folle, comme on peut voir.

Coblentz.

COMPLAINTE

DU SAGE DE PARIS

Aimer, uniquement, ces jupes éphémères?
Autant dire aux soleils : fêtez vos centenaires.

Mais tu peux déguster, dans leurs jardins d'un jour,
Comme à cette dînette unique Tout concourt;

Déguster, en menant les rites réciproques,
Les trucs Inconscients dans leur œuf, à la coque.

Soit en pontifiant, avec toute ta foi
D'Exécuteur des hautes-œuvres de la Loi;

Soit en vivisectant ces claviers anonymes,
Pour l'art, sans espérer leur *ut* d'hostie ultime.

Car, crois pas que l'hostie où dort ton paradis
Sera d'une farine aux levains inédits.

Mais quoi, leurs yeux sont tout ! et puis la nappe est mise,
Et l'Orgue juvénile à l'aveugle improvise.

Et, sans noce, voyage, curieux, colis,
Cancans, et fadeur d'hôpital du même lit,

Mais pour avoir des vitraux fiers à domicile,
Vivre à deux seuls est encore le moins imbécile.

Vois-la donc, comme d'ailleurs, et loyalement,
Les passants, les mots, les choses, les firmaments.

Vendange chez les arts enfantins; sois en fête
D'une fugue, d'un mot, d'un ton, d'un air de tête.

La science, outre qu'elle ne peut rien savoir,
Trouve, tels les ballons, l'Irrespirable Noir.

Ne force jamais tes pouvoirs de Créature,
Tout est écrit et vrai, rien n'est contre-nature.

Vivre et peser selon le Beau, le Bien, le Vrai?
O parfums, ô regards, ô fois ! soit, j'essaierai;

Mais, tel Brennus avec son épée, et d'avance,
Suis-je pas dans l'un des plateaux de la balance?

Des casiers de bureau, le Beau, le Vrai, le Bien;
Rime et sois grand, la Loi reconnaîtra les siens.

Ah ! démaillote-toi, mon enfant, de ces langes
D'Occident ! va faire une pleine eau dans le Gange.

La logique, la morale, c'est vite dit;
Mais ! gisements d'instincts, virtuels paradis,

Nuit des hérédités et limbes des latences !
Actif? passif? ô pelouses des Défaillances

Tamis de pores ! Et les bas-fonds sous-marins,
Infini sans foyer, forêt vierge à tous crins !

Pour voir, jetez la sonde, ou plongez sous la cloche;
Oh ! les velléités, les anguilles sous roche,

Les polypes sournois attendant l'hameçon,
Les vœux sans état-civil, ni chair, ni poisson !

Les guanos à Geysers, les astres en syncope,
Et les métaux qui font loucher nos spectroscopes !

Une capsule éclate, un monde de facteurs
En prurit, s'éparpille assiéger les hauteurs;

D'autres titubent sous les butins génitoires,
Ou font un feu d'enfer dans leurs laboratoires !

Allez ! laissez passer, laisser faire; l'Amour
Reconnaîtra les siens : il est aveugle et sourd.

Car la vie innombrable va, vannant les germes
Aux concurrences des êtres sans droits, sans terme.

Vivotez et passez, à la grâce de Tout;
Et voilà la pitié, l'amour et le bon goût.

L'Inconscient, c'est l'Eden-Levant que tout saigne;
Si la Terre ne veut sécher, qu'elle s'y baigne !

C'est la grande Nounou où nous nous aimerions
A la grâce des divines sélections.

C'est le Tout-Vrai, l'Omniversel Ombelliforme
Mancenilier, sous qui, mes bébés, faut qu'on dorme !

(Nos découvertes scientifiques étant
Ses feuilles mortes, qui tombent de temps en temps.)

Là, sur des oreillers d'étiquettes d'éthiques,
Lévite félin aux égaux ronrons lyriques,

Sans songer : « Suis-je moi? Tout est si compliqué !
« Où serais-je à présent, pour tel coche manqué ? »

Sans colère, rire, ou pathos, d'une foi pâle,
Aux riches flirtations des pompes argutiales,

Mais sans rite emprunté, car c'est bien malséant,
Sirote chaque jour ta tasse de néant;

Lavé comme une hostie, en quelconques costumes
Blancs ou deuil, bref calice au vent qu'un rien parfume.

— « Mais, tout est rire à la Justice ! et d'où vient
Mon cœur, ah ! mon sacré-cœur, s'il ne rime à rien? »

— Du calme et des fleurs. Peu t'importe de connaître
Ce que tu fus, dans l'à jamais, avant de naître?

Eh bien, que l'autre éternité qui, Très-Sans-Toi,
Grouillera, te laisse aussi pieusement froid.

Quant à *ta* mort, l'éclair aveugle en est en route
Qui saura te choser, va, sans que tu t'en doutes.

— « Il rit d'oiseaux, le pin dont *mon* cercueil viendra !
— Mais *ton* cercueil sera *sa* mort ! etc...

Allons, tu m'as compris. Va, que ta seule étude
Soit de vivre sans but, fou de mansuétude.

COMPLAINTE DES COMPLAINTES

Maintenant, pourquoi ces complaintes?
Gerbes d'ailleurs d'un défunt Moi
Où l'ivraie art mange la foi?
Sot tabernacle où je m'éreinte
A cultiver des roses peintes?
Pourtant ménage et sainte-table!
Ah! ces complaintes incurables,
Pourquoi? pourquoi?

Puis, Gens à qui les fugues vraies
Que crie, au fond, ma riche voix
— N'est-ce pas, qu'on les sent parfois? —
Attoucheraient sous leurs ivraies
Les violettes d'une Foi,
Vous passerez, imperméables
A mes complaintes incurables?
Pourquoi? pourquoi?

Chut ! tout est bien, rien ne s'étonne.
Fleuris, ô Terre d'occasion,
Vers les mirages des Sions !
Et nous, sous l'Art qui nous bâtonne,
Sisyphes par persuasion,
Flûtant des christs les vaines fables,
Au cabestan de l'incurable
        Pourquoi ! — Pourquoi?

COMPLAINTE-ÉPITAPHE

La Femme,
Mon âme :
Ah ! quels
Appels !

Pastels
Mortels,
Qu'on blâme
Mes gammes !

Un fou
S'avance,
Et danse.

Silence...
Lui, où?
Coucou.

L'IMITATION

DE

NOTRE-DAME LA LUNE

SELON

JULES LAFORGUE

1881-1886

Ah! quel juillet nous avons hiverné,
Per amica silentia lunæ !

ILE DE LA MAINAU.
(Lac de Constance.)

A GUSTAVE KAHN

et aussi à la mémoire

de la petite Salammbô, prêtresse de Tanit

UN MOT AU SOLEIL

POUR COMMENCER

Soleil ! soudard plaqué d'ordres et de crachats,
Planteur mal élevé, sache que les Vestales
A qui la Lune, en son équivoque œil-de-chat,
Est la rosace de l'Unique Cathédrale,

Sache que les Pierrots, phalènes des dolmens
Et des nymphéas blancs des lacs où dort Gomorrhe,
Et tous les bienheureux qui pâturent l'Eden
Toujours printanier des renoncements, — t'abhorrent.

Et qu'ils gardent pour toi des mépris spéciaux,
Bellâtre, Maquignon, Ruffian, Rastaquouère
A breloques d'œufs d'or qui le prends de si haut
Avec la terre et son Orpheline lunaire.

Continue à fournir de couchants avinés
Les lendemains vomis des fêtes nationales,
A styler tes saisons, à nous bien déchaîner
Les drames de l'Apothéose Ombilicale !

Va, Phœbus ! mais, Dèva, dieu des Réveils cabrés,
Regarde un peu parfois ce Port-Royal d'esthètes
Qui, dans leurs décamérons lunaires au frais,
Ne parlent de rien moins que mettre à prix ta tête.

Certes, tu as encor devant toi de beaux jours;
Mais la tribu s'accroît, de ces vieilles pratiques
De l'A quoi bon? qui vont rêvant l'art et l'amour
Au seuil lointain de l'Agrégat inorganique.

Pour aujourd'hui, vieux beau, nous nous contenterons
De mettre sous le nez de Ta Badauderie
Le mot dont l'Homme t'a déjà marqué au front;
Tu ne t'en étais jamais douté, je parie?

— Sache qu'on va disant d'une belle phrase, os
Sonore, mais très nul comme suc médullaire,
De tout boniment creux enfin : c'est du pathos,
C'est du Phœbus ! — Ah ! pas besoin de commentaires...

O Vision du temps où l'être trop puni,
D'un : « Eh ! va donc, Phœbus ! » te rentrera ton prêche
De vieux *Crescite et multiplicamini*,
Pour s'inoculer à jamais la Lune fraîche !

LITANIES

DES PREMIERS QUARTIERS DE LA LUNE

Lune bénie
Des insomnies,

Blanc médaillon
Des Endymions,

Astre fossile
Que tout exile,

Jaloux tombeau
De Salammbô,

Embarcadère
Des grands Mystères,

Madone et miss
Diane-Artémis,

Sainte Vigie
De nos orgies,

Jettatura
Des baccarats,

Dame très lasse
De nos terrasses,

Philtre attisant
Les vers-luisants,

Rosace et dôme
Des derniers psaumes,

Bel œil-de-chat
De nos rachats,

Sois l'Ambulance
De nos croyances !

Sois l'édredon
Du Grand-Pardon !

AU LARGE

Comme la nuit est lointainement pleine
De silencieuse infinité claire !
Pas le moindre écho des gens de la terre,
Sous la Lune méditerranéenne !

Voilà le Néant dans sa pâle gangue,
Voilà notre Hostie et sa Sainte-Table,
Le seul bras d'ami par l'Inconnaissable,
Le seul mot solvable en nos folles langues !

Au delà des cris choisis des époques,
Au delà des sens, des larmes, des vierges,
Voilà quel astre indiscutable émerge,
Voilà l'immortel et seul soliloque !

Et toi, là-bas, pot-au-feu, pauvre Terre !
Avec tes essais de mettre en rubriques
Tes reflets perdus du Grand Dynamique !
Tu fais un métier, ah ! bien sédentaire !

CLAIR DE LUNE

Penser qu'on vivra jamais dans cet astre,
Parfois me flanque un coup dans l'épigastre.

Ah ! tout pour toi, Lune, quand tu t'avances
Aux soirs d'août par les féeries du silence !

Et quand tu roules, démâtée, au large
A travers les brisants noirs des nuages !

Oh ! monter, perdu, m'étancher à même
Ta vasque de béatifiants baptêmes !

Astre atteint de cécité, fatal phare
Des vols migrateurs des plaintifs Icares !

Œil stérile comme le suicide,
Nous sommes le congrès des las, préside;

Crâne glacé, raille les calvities
De nos incurables bureaucraties;

O pilule des léthargies finales,
Infuse-toi dans nos durs encéphales !

O Diane à la chlamyde très dorique,
L'Amour cuve, prend ton carquois et pique

Ah ! d'un trait inoculant l'être aptère,
Les cœurs de bonne volonté sur terre !

Astre lavé par d'inouïs déluges,
Qu'un de tes chastes rayons fébrifuges,

Ce soir, pour inonder mes draps, dévie,
Que je m'y lave les mains de la vie !

CLIMAT, FAUNE ET FLORE

DE LA LUNE

Des nuits, ô Lune d'Immaculée-Conception,
Moi, vermine des nébuleuses d'occasion,
J'aime, du frais des toits de notre Babylone,
Concevoir ton climat et ta flore et ta faune.

Ne sachant qu'inventer pour t'offrir mes ennuis,
O Radeau du Nihil aux quais seuls de nos nuits !

Ton atmosphère est fixe, et tu rêves, figée
En climats de silence, écho de l'hypogée
D'un ciel atone où nul nuage ne s'endort
Par des vents chuchotant tout au plus qu'on est mort ?
Des montagnes de nacre et des golfes d'ivoire
Se renvoient leurs parois de mystiques ciboires,
En anses où, sur maint pilotis, d'un air lent,
Des Sirènes font leurs nattes, lèchent leurs flancs,

Blêmes d'avoir gorgé de lunaires luxures
Là-bas, ces gais dauphins aux geysers de mercure.

Oui, c'est l'automne incantatoire et permanent
Sans thermomètre, embaumant mers et continents,
Étangs aveugles, lacs ophtalmiques, fontaines
De Léthé, cendres d'air, déserts de porcelaine,
Oasis, solfatares, cratères éteints,
Arctiques sierras, cataractes l'air en zinc,
Haux-plateaux crayeux, carrières abandonnées,
Nécropoles moins vieilles que leurs graminées,
Et des dolmens par caravanes, — et tout très
Ravi d'avoir fait son temps, de rêver au frais.

Salut, lointains crapauds ridés, en sentinelles
Sur les pics, claquant des dents à ces tourterelles
Jeunes qu'intriguent vos airs ! Salut, cétacés
Lumineux ! et vous, beaux comme des cuirassés,
Cygnes d'antan, nobles témoins des cataclysmes;
Et vous, paons blancs cabrés en aurores de prismes ;
Et vous, Fœtus voûtés, glabres contemporains
Des Sphinx brouteurs d'ennuis aux moustaches d'airain
Qui, dans le clapotis des grottes basaltiques,
Ruminez l'Enfin ! comme une immortelle chique !

Oui, rennes aux andouillers de cristal; ours blancs
Graves comme des Mages, vous déambulant,
Les bras en croix vers les miels du divin silence !
Porcs-épics fourbissant sans but vos blêmes lances;
Oui, papillons aux reins pavoisés de joyaux
Ouvrant vos ailes à deux battants d'in-folios;
Oui, gélatines d'hippopotames en pâles
Flottaisons de troupeaux éclaireurs d'encéphales;
Pythons en intestins de cerveaux morts d'abstrait,
Bancs d'éléphas moisis qu'un souffle effriterait !

Et vous, fleurs fixes ! mandragores à visages,
Cactus obéliscals aux fruits en sarcophages,
Forêts de cierges massifs, parcs de polypiers,
Palmiers de corail blanc aux résines d'acier !
Lys marmoréens à sourires hystériques,
Qui vous mettez à débiter d'albes musiques
Tous les cent ans, quand vous allez avoir du lait !
Champignons aménagés comme des palais !

O Fixe ! on ne sait plus à qui donner la palme
Du lunaire; et surtout quelle leçon de calme !
Tout a l'air émané d'un même acte de foi
Au Néant Quotidien sans comment ni pourquoi !

Et rien ne fait de l'ombre, et ne se désagrège;
Ne naît, ni ne mûrit; tout vit d'un Sortilège
Sans foyer qui n'induit guère à se mettre en frais
Que pour des amours blancs, lunaires et distraits...

Non, l'on finirait par en avoir mal de tête,
Avec le rire idiot des marbres Egynètes
Pour jamais tant tout ça stagne en un miroir mort!
Et l'on oublierait vite comment on en sort.

Et pourtant, ah! c'est là qu'on en revient encore
Et toujours, quand on a compris le Madrépore.

GUITARE

Astre sans cœur et sans reproche,
O Maintenon de vieille roche !

Très Révérende Supérieure
Du cloître où l'on ne sait plus l'heure,

D'un Port-Royal port de Circée
Où Pascal n'a d'autres *Pensées*

Que celles du roseau qui jase
Ne sait plus quoi, ivre de vase...

Oh ! qu'un Philippe de Champaigne,
Mais ne pierrot, vienne et te peigne !

Un rien, une miniature
De la largeur d'une tonsure;

Ça nous ferait un scapulaire
Dont le contact anti-solaire,

Par exemple aux pieds de la femme,
Ah ! nous serait tout un programme !

PIERROTS

I

C'est, sur un cou qui, raide, émerge
D'une fraise empesée *idem*,
Une face imberbe au cold-cream,
Un air d'hydrocéphale asperge.

Les yeux sont noyés de l'opium
De l'indulgence universelle,
La bouche clownesque ensorcèle
Comme un singulier géranium.

Bouche qui va du trou sans bonde
Glacialement désopilé,
Au transcendental en-allé
Du souris vain de la Joconde.

Campant leur cône enfariné
Sur le noir serre-tête en soie,
Ils font rire leur patte d'oie
Et froncent en trèfle leur nez.

Ils ont comme chaton de bague
Le scarabée égyptien,
A leur boutonnière fait bien
Le pissenlit des terrains vagues.

Ils vont, se sustentant d'azur,
Et parfois aussi de légumes,
De riz plus blanc que leur costume,
De mandarines et d'œufs durs.

Ils sont de la secte du Blême,
Ils n'ont rien à voir avec Dieu,
Et sifflent : « Tout est pour le mieux
« Dans la meilleur' des mi-carême ! »

II

Le cœur blanc tatoué
De sentences lunaires,
Ils ont : « Faut mourir, frères ! »
Pour mot-d'ordre-Evohé.

Quand trépasse une vierge,
Ils suivent son convoi,
Tenant leur cou tout droit
Comme on porte un beau cierge.

Rôle très fatigant,
D'autant qu'ils n'ont personne
Chez eux, qui les frictionne
D'un conjugal onguent.

Ces dandys de la Lune
S'imposent, en effet,
De chanter « s'il vous plaît? »
De la blonde à la brune.

Car c'est des gens blasés;
Et s'ils vous semblent dupes,
Çà et là, de la Jupe,
Lange à cicatriser,

Croyez qu'ils font la bête
Afin d'avoir des seins,
Pis-aller de coussins
A leurs savantes têtes.

Ecarquillant le cou
Et feignant de comprendre
De travers, la voix tendre,
Mais les yeux si filous !

— D'ailleurs, de mœurs très fines,
Et toujours fort corrects,
(Ecole des cromlechs
Et des tuyaux d'usines).

III

Comme ils vont molester, la nuit,
Au profond des parcs, les statues,
Mais n'offrant qu'aux moins dévêtues
Leur bras et tout ce qui s'ensuit,

En tête à tête avec la femme
Ils ont toujours l'air d'être un tiers,
Confondent demain avec hier,
Et demandent *Rien* avec âme !

Jurent « je t'aime ! » l'air là-bas,
D'une voix sans timbre, en extase,
Et concluent aux plus folles phrases
Par des : « Mon Dieu, n'insistons pas? »

Jusqu'à ce qu'ivre, Elle s'oublie,
Prise d'on ne sait quel besoin
De lune? dans leurs bras, fort loin
Des convenances établies.

IV

Maquillés d'abandon, les manches
En saule, ils leur font des serments,
Pour être vrais trop véhéments !
Puis tumultuent en gigues blanches,

Beuglant : Ange ! tu m'as compris,
A la vie, à la mort ! — et songent :
Ah ! passer là-dessus l'éponge !...
Et c'est pas chez eux parti pris,

Hélas ! mais l'idée de la femme
Se prenant au sérieux encor
Dans ce siècle, voilà, les tord
D'un rire aux déchirantes gammes !

Ne leur jetez pas la pierre, ô
Vous qu'affecte une jarretière !
Allez, ne jetez pas la pierre
Aux blancs parias, aux purs pierrots !

V

Blancs enfants de chœur de la Lune,
Et lunologues éminents,
Leur Eglise ouvre à tout venant,
Claire d'ailleurs comme pas une.

Ils disent, d'un œil faisandé,
Les manches très sacerdotales,
Que ce bas monde de scandale
N'est qu'un des mille coups de dé

Du jeu que l'Idée et l'Amour,
Afin sans doute de connaître
Aussi leur propre raison d'être,
Ont jugé bon de mettre au jour.

Que nul d'ailleurs ne vaut le nôtre,
Qu'il faut pas le traiter d'hôtel
Garni vers un plus immortel,
Car nous sommes faits l'un pour l'autre;

Qu'enfin, et rien de moins subtil,
Ces gratuites antinomies
Au fond ne nous regardant mie,
L'art de tout est l'*Ainsi soit-il*;

Et que, chers frères, le beau rôle
Est de vivre de but en blanc
Et, dût-on se battre les flancs,
De hausser à tout les épaules.

PIERROTS

(*On a des principes.*)

Elle disait, de son air vain fondamental :
« Je t'aime pour toi seul ! » — Oh ! là, là, grêle histoire ;
Oui, comme l'art ! Du calme, ô salaire illusoire
Du capitaliste Idéal !

Elle faisait : « J'attends, me voici, je sais pas... »
Le regard pris de ces larges candeurs des lunes ;
— Oh ! là, là, ce n'est pas peut-être pour des prunes,
Qu'on a fait ses classes ici-bas ?

Mais voici qu'un beau soir, infortunée à point,
Elle meurt ! — Oh ! là, là ; bon, changement de thème !
On sait que tu dois ressusciter le troisième
Jour, sinon en personne, du moins

Dans l'odeur, les verdures, les eaux des beaux mois !
Et tu iras, levant encore bien plus de dupes
Vers le Zaïmph de la Joconde, vers la Jupe !
Il se pourra même que j'en sois.

PIERROTS

(*Scène courte, mais typique.*)

Il me faut, vos yeux ! Dès que je perds leur étoile,
Le mal des calmes plats s'engouffre dans ma voile,
Le frisson du *Væ soli !* gargouille en mes moelles...

Vous auriez dû me voir après cette querelle !
J'errais dans l'agitation la plus cruelle,
Criant aux murs : Mon Dieu ! mon Dieu ! Que dira-t-elle?

Mais aussi, vrai, vous me blessâtes aux antennes
De l'âme, avec les mensonges de votre traîne.
Et votre tas de complications mondaines.

Je voyais que vos yeux me lançaient sur des pistes,
Je songeais : Oui, divins, ces yeux ! mais rien n'existe
Derrière ! Son âme est affaire d'oculiste.

Moi, je suis laminé d'esthétiques loyales !
Je hais les trémolos, les phrases nationales;
Bref, le violet gros deuil est ma couleur locale.

Je ne suis point « ce gaillard-là ! » ni Le Superbe !
Mais mon âme, qu'un cri un peu cru exacerbe,
Est au fond distinguée et franche comme une herbe.

J'ai des nerfs encor sensibles au son des cloches,
Et je vais en plein air sans peur et sans reproche,
Sans jamais me sourire en un miroir de poche.

C'est vrai, j'ai bien roulé ! j'ai râlé dans des gîtes
Peu vous; mais, n'en ai-je pas plus de mérite
A en avoir sauvé la foi en vos yeux? dites...

— Allons, faisons la paix, Venez, que je vous berce,
Enfant. Eh bien?
— C'est que, votre pardon me verse
Un mélange (confus) d'impressions... diverses...

(*Exil.*)

LOCUTIONS DES PIERROTS

I

Les mares de vos yeux aux joncs de cils,
    O vaillante oisive femme,
    Quand donc me renverront-ils
La Lune-levante de ma belle âme?

Voilà tantôt une heure qu'en langueur
    Mon cœur si simple s'abreuve
    De vos vilaines rigueurs,
Avec le regard bon d'un terre-neuve.

Ah! madame, ce n'est vraiment pas bien,
    Quand on n'est pas la Joconde,
    D'en adopter le maintien
Pour induire en spleens tout bleus le pauv' monde.

II

Ah ! le divin attachement
Que je nourris pour Cydalise,
Maintenant qu'elle échappe aux prises
De mon lunaire entendement !

Vrai, je me ronge en des détresses,
Parmi les fleurs de son terroir
A seule fin de bien savoir
Quelle est sa faculté-maîtresse !

— C'est d'être la mienne, dis-tu?
Hélas ! tu sais bien que j'oppose
Un démenti formel aux poses
Qui sentent par trop l'impromptu.

III

Ah ! sans Lune, quelles nuits blanches,
Quels cauchemars pleins de talent !
Vois-je pas là nos cygnes blancs?
Vient-on pas de tourner la clenche?

Et c'est vers toi que j'en suis là.
Que ma conscience voit double,
Et que mon cœur pèche en eau trouble,
Ève, Joconde et Dalila !

Ah ! par l'infini circonflexe
De l'ogive où j'ahanne en croix,
Vends-moi donc une bonne fois
La raison d'être de Ton Sexe !

IV

Tu dis que mon cœur est à jeun
De quoi jouer tout seul son rôle,
Et que mon regard ne t'enjôle
Qu'avec des infinis d'emprunt !

Et tu rêvais avoir affaire
A quelque pauvre in-octavo...
Hélas ! c'est vrai que mon cerveau
S'est vu, des soirs, trois hémisphères.

Mais va, l'œillet de tes vingt ans,
Je l'arrose aux plus belles âmes
Qui soient ! — Surtout, je n'en réclame
Pas, sais-tu, de ta part autant !

V

T'occupe pas, sois Ton Regard,
Et sois l'âme qui s'exécute;
Tu fournis la matière brute,
Je me charge de l'œuvre d'art.

Chef-d'œuvre d'art sans idée-mère
Par exemple ! Oh ! dis, n'est-ce pas,
Faut pas nous mettre sur les bras
Un cri des Limbes prolifères?

Allons, je sais que vous avez
L'égoïsme solide au poste,
Et même prêt aux holocaustes
De l'ordre le plus élevé.

VI

Je te vas dire : moi, quand j'aime,
C'est d'un cœur, au fond sans apprêts,
Mais dignement élaboré
Dans nos plus singuliers problèmes.

Ainsi, pour mes mœurs et mon art,
C'est la période védique
Qui seule a bon droit revendique
Ce que j'en « attelle à ton char ».

Comme c'est notre Bible hindoue
Qui, tiens, m'amène à caresser,
Avec ces yeux de cétacé,
Ainsi, et bien sans but, ta joue.

VII

Cœur de profil, petite âme douillette,
Tu veux te tremper un matin en moi,
Comme on trempe, en levant le petit doigt,
Dans son café au lait une mouillette !

Et mon amour, si blanc, si vert, si grand,
Si tournoyant ! ainsi ne te suggère
Que pas-de-deux, silhouettes légères
A enlever sur ce solide écran !

Adieu. — Qu'est-ce encor? Allons bon, tu pleures !
Aussi pourquoi ces grands airs de vouloir,
Quand mon Étoile t'ouvre son peignoir,
D'Hélas, chercher midi flambant à d'autres heures !

VIII

Ah ! tout le long du cœur
Un vieil ennui m'effleure...
M'est avis qu'il est l'heure
De renaître moqueur.

Eh bien? je t'ai blessée?
Ai-je eu le sanglot faux,
Que tu prends cet air sot
De *la Cruche cassée?*

Tout divague d'amour;
Tout, du cèdre à l'hysope,
Sirote sa syncope;
J'ai fait un joli four.

IX

Ton geste,
Houri,
M'a l'air d'un *memento mori*
Qui signifie au fond : va, reste...

Mais, je te dirai ce que c'est,
Et pourquoi je pars, foi d'honnête
Poète
Français.

Ton cœur a la conscience nette,
Le mien n'est qu'un individu
Perdu
De dettes.

X

Que loin l'âme type
Qui m'a dit adieu
Parce que mes yeux
Manquaient de principes !

Elle, en ce moment,
Elle, si pain tendre,
Oh ! peut-être engendre
Quelque garnement.

Car on l'a unie
Avec un monsieur,
Ce qu'il y a de mieux,
Mais pauvre en génie.

XI

Et je me console avec la
        Bonne fortune
        De l'alme Lune.
O Lune, *Ave Paris stella* !

Tu sais si la femme est cramponne ;
        Eh bien, déteins,
        Glace sans tain,
Sur mon œil ! qu'il soit tout atone,

Qu'il déclare : ô folles d'essais,
        Je vous invite
        A prendre vite,
Car c'est à prendre et à laisser.

XII

Encore un livre; ô nostalgies
Loin de ces très goujates gens,
Loin des saluts et des argents,
Loin de nos phraséologies !

Encore un de mes pierrots mort;
Mort d'un chronique orphelinisme;
C'était un cœur plein de dandysme
Lunaire, en un drôle de corps.

Les dieux s'en vont; plus que des hures;
Ah ! ça devient tous les jours pis;
J'ai fait mon temps, je déguerpis
Vers l'Inclusive Sinécure !

XIII

Eh bien, oui, je l'ai chagrinée,
Tout le long, le long de l'année ;
Mais quoi ! s'en est-elle étonnée?

Absolus, drapés de layettes,
Aux lunes de miel de l'Hymette,
Nous avions par trop l'air vignette !

Ma vitre pleure, adieu ! l'on bâille
Vers les ciels couleur de limaille
Où la Lune a ses funérailles.

Je ne veux accuser nul être,
Bien qu'au fond tout m'ait pris en traître.
Ah ! paître, sans but là-bas ! paître...

XIV

Les mains dans les poches,
Le long de la route,
J'écoute
Mille cloches
Chantant : « Les temps sont proches,
« Sans que tu t'en doutes ! »

Ah ! Dieu m'est égal !
Et je suis chez moi !
Mon toit
Très natal
C'est Tout. Je marche droit,
Je fais pas de mal.

Je connais l'Histoire,
Et puis la Nature,
Ces foires
Aux ratures;
Aussi je vous assure
Que l'on peut me croire !

XV

J'entends battre mon Sacré-Cœur
Dans le crépuscule de l'heure,
Comme il est méconnu, sans sœur,
Et sans destin, et sans demeure !

J'entends battre ma jeune chair
Equivoquant par mes artères,
Entre les Edens de mes vers
Et la province de mes pères.

Et j'entends la flûte de Pan
Qui chante : « Bats, bats la campagne !
« Meurs, quand tout vit à tes dépens;
« Mais entre nous, va, qui perd gagne ! »

XVI

I

Je ne suis qu'un viveur lunaire
Qui fait des ronds dans les bassins,
Et cela, sans autre dessein
Que devenir un légendaire.

Retroussant d'un air de défi
Mes manches de mandarin pâle,
J'arrondis ma bouche et — j'exhale
Des conseils doux de Crucifix.

Ah ! oui, devenir légendaire,
Au seuil des siècles charlatans !
Mais où sont les Lunes d'antan?
Et que Dieu n'est-il à refaire?

DIALOGUE

AVANT LE LEVER DE LA LUNE

— Je veux bien vivre; mais vraiment,
L'Idéal est trop élastique !

— C'est l'Idéal, son nom l'implique,
Hors son non-sens, le verbe ment.

— Mais, tout est conteste; les livres
S'accouchent, s'entretuent sans lois !

— Certes ! l'Absolu perd ses droits,
Là, où le Vrai consiste à vivre.

— Et, si j'amène pavillon
Et repasse au Néant ma charge?

— L'Infini, qui souffle du large,
Dit : « Pas de bêtises, voyons ! »

— Ces chantiers du Possible ululent
A l'Inconcevable, pourtant !

— Un degré, comme il en est tant
Entre l'aube et le crépuscule.

— Être actuel, est-ce, du moins,
Etre adéquat à Quelque Chose?

— Conséquemment, comme la rose
Est nécessaire à ses besoins.

— Façon de dire peu commune
Que Tout est cercles vicieux?

— Vicieux, mais Tout !
— J'aime mieux
Donc m'en aller selon la Lune.

LUNES EN DÉTRESSE

Vous voyez, la Lune chevauche
Les nuages noirs à tous crins,
Cependant que le vent embouche
Ses trente-six mille buccins !

Adieu, petits cœurs benjamins
Choyés comme Jésus en crèche,
Qui vous vantiez d'être orphelins
Pour avoir toute la brioche !

Partez dans le vent qui se fâche,
Sous la Lune sans lendemains,
Cherchez la pâtée et la niche
Et les douceurs d'un traversin.

Et vous, nuages à tous crins,
Rentrez ces profils de reproche,
C'est les trente-six mille buccins
Du vent qui m'ont rendu tout lâche.

D'autant que je ne suis pas riche,
Et que Ses yeux dans leurs écrins
Ont déjà fait de fortes brèches
Dans mon patrimoine enfantin.

Partez, partez, jusqu'au matin !
Ou, si ma misère vous touche,
Eh bien, cachez aux traversins
Vos têtes, naïves autruches,

Eternelles, chères embûches
Où la Chimère encor trébuche !

PETITS MYSTÈRES

Chut ! Oh ! ce soir, comme elle est près !
Vrai, je ne sais ce qu'elle pense,
Me ferait-elle des avances?
Est-ce là le rayon qui fiance
Nos cœurs humains à son cœur frais?

Par quels ennuis kilométriques
Mener ma silhouette encor,
Avant de prendre mon essor
Pour arrimer, veuf de tout corps,
A ses dortoirs madréporiques.

Mets de la Lune dans ton vin,
M'a dit sa moue cadenassée;
Je ne bois que de l'eau glacée,
Et de sa seule panacée
Mes tissus qui stagnent ont faim.

Lune, consomme mon baptême,
Lave mes yeux de ton linceul;
Qu'aux hommes, je sois ton filleul;
Et pour nos compagnes, le seul
Qui les délivre d'elles-mêmes.

Lune, mise au ban du Progrès
Des populaces des Etoiles.
Volatilise-moi les moelles,
Que je t'arrive à pleines voiles,
Dolmen, Cyprès, Amen, au frais !

NUITAMMENT

O Lune, coule dans mes veines
Et que je me soutienne à peine,

Et croie t'aplatir sur mon cœur !
Mais, elle est pâle à faire peur !

Et montre par son teint, sa mise,
Combien elle en a vu de grises !

Et ramène, se sentant mal,
Son cachemire sidéral,

Errante Delos, nécropole,
Je veux que tu fasses école;

Je te promets en ex-voto
Les Putiphars de mes manteaux !

Et tiens, adieu; je rentre en ville
Mettre en train deux ou trois idylles,

En m'annonçant par un Péan
D'épithalame à ton Néant.

ÉTATS

Ah ! ce soir, j'ai le cœur mal, le cœur à la Lune.
O Nappes du silence, étalez vos lagunes;
O toits, terrasses, bassins, colliers dénoués
De perles, tombes, lys, chats en peine, louez
La Lune, notre Maîtresse à tous, dans sa gloire :
Elle est l'Hostie ! et le silence est son ciboire !
Ah ! qu'il fait bon, oh ! bel et bon, dans le halo
De deuil de ce diamant de la plus belle eau !
O Lune, vous allez me trouver romanesque,
Mais voyons, oh ! seulement de temps en temps est-c'que
Ce serait fol à moi de me dire, entre nous,
Ton Christophe Colomb, ô Colombe, à genoux?
Allons, n'en parlons plus; et déroulons l'office
Des minuits, confits dans l'alcool de tes délices.
Ralentendo vers nous, ô dolente Cité,
Cellule en fibroïne aux organes ratés !

Rappelle-toi les centaures, les villes mortes,
Palmyre, et les sphinx camards des Thèbe aux cent portes;
Et quelle Gomorrhe a sous ton lac de Léthé
Ses catacombes vers la stérile Astarté !
Et combien l'homme, avec ses relatifs « Je t'aime »,
Est trop anthropomorphe au delà de lui-même,
Et ne sait que vivoter comm'ça des bonjours
Aux bonsoirs tout en s'arrangeant avec l'Amour.
— Ah ! Je vous disais donc, et cent fois plutôt qu'une
Que j'avais le cœur mal, le cœur bien à la Lune.

LA LUNE EST STÉRILE

Lune, Pape abortif à l'amiable, Pape
Des Mormons pour l'art, dans la jalouse Paphos
Où l'État tient gratis les fils de la soupape
D'échappement des apoplectiques Cosmos !

C'est toi, léger manuel d'instincts, toi qui circules,
Glaçant, après les grandes averses, les œufs
Obtus de ces myriades d'animalcules
Dont les simouns mettraient nos muqueuses en feu !

Tu ne sais que la fleur des sanglantes chimies;
Et perces nos rideaux, nous offrant le lotus
Qui constipe les plus larges polygamies,
Tout net, de l'excrément logique des fœtus.

Carguez-lui vos rideaux, citoyens de mœurs lâches;
C'est l'Extase qui paie comptant, donne son Ut
Des deux sexes et veut pas même que l'on sache
S'il se peut qu'elle ait, hors de l'art pour l'art, un but.

On allèche de vie humaine, à pleines voiles,
Les Tantales virtuels, peu intéressants
D'ailleurs, sauf leurs cordiaux, qui rêvent dans nos moelles.
Et c'est un produit net qu'encaissent nos bons sens.

Et puis, l'atteindrons-nous, l'Oasis aux citernes,
Où nos cœurs toucheraient les payes qu'On leur doit?
Non, c'est la rosse aveugle aux cercles sempiternes
Qui tourne pour autrui les bons chevaux de bois.

Ne vous distrayez pas, avec vos grosses douanes;
Clefs de fa, clefs de sol, huit stades de claviers,
Laissez faire, laissez passer la caravane
Qui porte à l'Idéal ses plus riches dossiers!

L'Art est tout, du droit divin de l'Inconscience;
Après lui, le déluge! et son moindre regard
Est le cercle infini dont la circonférence
Est partout, et le centre immoral nulle part.

Pour moi, déboulonné du pôle de stylite
Qui me sied, dès qu'un corps a trop de son secret,
J'affiche : celles qui voient tout, je les invite
A venir, à mon bras, des soirs, prendre le frais.

Or voici : nos deux Cris, abaissant leurs visières,
Passent mutuellement, après quiproquos,
Aux chers peignes du cru leurs moelles épinières
D'où lèvent débusqués tous les archets locaux.

Et les ciels familiers liserés de folie
Neigeant en charpie éblouissante, faut voir
Comme le moindre appel : c'est pour nous seuls ! rallie
Les louables efforts menés à l'abattoir !

Et la santé en deuil ronronne ses vertiges,
Et chante, pour la forme : « Hélas ! ce n'est pas bien,
» Par ces pays, pays si tournoyants, vous dis-je,
» Où la faim d'Infini justifie les moyens. »

Lors, qu'ils sont beaux les flancs tirant leurs révérences
Au sanglant capitaliste berné des nuits,
En s'affalant cuver ces jeux sans conséquence !
Oh ! n'avoir à songer qu'à ses propres ennuis !

— Bons aïeux qui geigniez semaine sur semaine,
Vers mon Cœur, baobab des védiques terroirs,
Je m'agite aussi ! mais l'Inconscient me mène ;
Or, il sait ce qu'il fait, je n'ai rien à y voir.

STÉRILITÉS

Cautérise et coagule
        En virgules
Ses lagunes des cerises
Des félines Ophélies
Orphelines en folie.

Tarentule de feintises
        La remise
Sans rancune des ovules
Aux félines Ophélies
Orphelines en folie.

Sourd aux brises des scrupules,
        Vers la bulle
De la lune, adieu, nolise
Ces félines Ophélies
Orphelines en folie !

LES LINGES, LE CYGNE

Ce sont les linges, les linges,
Hôpitaux consacrés aux cruors et aux fanges;
Ce sont les langes, les langes,
Où l'on voudrait, ah ! redorloter ses méninges !

Vos linges pollués, Noëls de Bethléem !
De la lessive des linceuls des requiems
De nos touchantes personnalités, aux langes
Des berceaux, vite à bas, sans doubles de rechange,
Qui nous suivent, transfigurés (fatals vauriens
Que nous sommes) ainsi que des Langes gardiens.
C'est la guimpe qui dit, même aux trois quarts meurtrie :
« Ah ! pas de ces familiarités, je vous prie... »
C'est la peine avalée aux édredons d'eider;
C'est le mouchoir laissé, parlant d'âme et de chair

Et de scènes ! (Je vous pris la main sous la table,
J'eus même des accents vraiment inimitables),
Mais ces malentendus ! l'adieu noir ! — Je m'en vais !
— Il fait nuit ! — Que m'importe ! à moi, chemins mauvais !
Puis, comme Phèdre en ses illicites malaises :
« Ah ! que ces draps d'un lit d'occasion me pèsent ! »
Linges adolescents, nuptiaux, maternels;
Nappe qui drape la Sainte-Table ou l'autel,
Purificatoire au Calice, manuterges,
Refuges des baisers convolant vers les cierges.
O langes invalides, linges aveuglants !
Oreillers du bon cœur toujours convalescent
Qui dit, même à la sœur, dont le toucher l'écœure :
« Rien qu'une cuillerée, ah ! toutes les deux heures... »
Voie Lactée à charpie en surplis : lourds jupons
A plis d'ordre dorique à lesquels nous rampons
Rien que pour y râler, doux comme la tortue
Qui grignote au soleil une vieille laitue.
Linges des grandes maladies; champs-clos des draps
Fleurant : Soulagez-vous, va, tant que ça ira !
Et les cols rabattus des jeunes filles fières,
Les bas blancs bien tirés, les chants des lavandières,
Le peignoir sur la chair de poule après le bain,
Les cornettes des sœurs, les voiles, les béguins,
La province et ses armoires, les lingeries

Du lycée et du cloître; et les bonnes prairies
Blanches des traversins rafraîchissant leurs creux
De parfums de famille aux tempes sans aveux,
Et la Mort! pavoisez les balcons de draps pâles,
Les cloches! car voici que des rideaux s'exhale
La procession du beau Cygne ambassadeur
Qui mène Lohengrin au pays des candeurs!

Ce sont les linges, les linges,
Hôpitaux consacrés aux cruors et aux fanges!
Ce sont les langes, les langes,
Où l'on voudrait, ah! redorloter ses méninges.

NOBLES

ET

TOUCHANTES DIVAGATIONS

SOUS LA LUNE

Un chien perdu grelotte en abois à la Lune...
Oh ! pourquoi ce sanglot quand nul ne l'a battu?
Et, nuits ! que partout la même Ame ! En est-il une
Qui n'aboie à l'exil ainsi qu'un chien perdu?

Non, non; pas un caillou qui ne rêve un ménage,
Pas un soir qui ne pleure : encore un aujourd'hui !
Pas un Moi qui n'écume aux barreaux de sa cage
Et n'épluche ses jours en filaments d'ennui.

Et les bons végétaux ! des fossiles qui gisent
En pliocènes tufs de squelettes parias,
Aux printemps aspergés par les steppes kirghyses,
Aux roses des contreforts de l'Himalaya !

Et le vent qui beugle, apocalyptique Bête
S'abattant sur des toits aux habitants pourris,
Qui secoue en vain leur huis-clos, et puis s'arrête,
Pleurant sur son cœur à Sept-Glaives d'incompris.

Tout vient d'un seul impératif catégorique,
Mais qu'il a le bras long, et la matrice loin !
L'Amour, l'amour qui rêve, ascétise et fornique;
Que n'aimons-nous pour nous dans notre petit coin?

Infini, d'où sors-tu? Pourquoi nos sens superbes
Sont-ils fous d'au delà les claviers octroyés,
Croient-ils à des miroirs plus heureux que le Verbe,
Et se tuent? Infini, montre un peu tes papiers !

Motifs décoratifs, et non but de l'Histoire,
Non le bonheur pour tous, mais de coquets moyens
S'objectivant en nous, substratums sans pourboires,
Trinité de Molochs, le Vrai, le Beau, le Bien.

Nuages à profils de kaïns? vents d'automne
Qui, dans l'antiquité des Pans soi-disant gais,
Vous lamentiez aux toits des temples heptagones,
Voyez, nous rebrodons les mêmes Anankès.

Jadis les gants violets des Révérendissimes
De la Théologie en conciles cités,
Et l'évêque d'Hippone attelant ses victimes
Au char du Jaggernaut Œcuménicité;

Aujourd'hui, microscope de télescope ! Encore,
Nous voilà relançant l'Ogive au toujours Lui,
Qu'il y tourne casaque, à neuf qu'il s'y redore
Pour venir nous bercer un printemps notre ennui.

Une place plus fraîche à l'oreiller des fièvres,
Un mirage inédit au détour du chemin,
Des rampements plus fous vers le bonheur des lèvres,
Et des opiums plus longs à rêver. Mais demain?

Recommencer encore? Ah ! lâchons les écluses,
A la fin ! Oublions tout ! nous faut convoyer
Vers ces ciels où, s'aimer et paître étant les Muses,
Cuver sera le dieu pénate des foyers !

Oh ! l'Eden immédiat des braves empirismes !
Peigner ses fiers cheveux avec l'arête des
Poissons qu'on lui offrit crus dans un paroxysme
De dévouement ! s'aimer sans serments, ni rabais.

Oui, vivre pur d'habitudes et de programmes,
Pacageant mes milieux, à travers et à tort,
Choyant comme un beau chat ma chère petite âme,
N'arriver qu'ivre-mort de Moi-même à la mort!

Oui, par delà nos arts, par delà nos époques
Et nos hérédités, tes îles de candeur,
Inconscience! et elle, au seuil, là, qui se moque
De mes regards en arrière, et fait : N'aie pas peur.

Que non, je n'ai plus peur; je rechois en enfance;
Mon bateau de fleurs est prêt, j'y veux rêver à
L'ombre de tes maternelles protubérances,
En t'offrant le miroir de mes *et cætera*...

JEUX

/

Ah ! la Lune, la Lune m'obsède...
Croyez-vous qu'il y ait un remède?

Morte? Se peut-il pas qu'elle dorme
Grise de cosmiques chloroformes?

Rosace en tombale efflorescence
De la Basilique du Silence.

Tu persistes dans ton attitude,
Quand je suffoque de solitude !

Oui, oui, tu as la gorge bien faite;
Mais, si jamais je m'y allaite?...

Encore un soir, et mes berquinades
S'en iront rire à la débandade,

Traitant mon platonisme si digne
D'extase de pêcheur à la ligne !

Salve, Regina des Lys! reine,
Je te veux percer de mes phalènes !

Je veux baiser ta patène triste,
Plat veuf du chef de saint Jean-Baptiste !

Je veux trouver un *lied* ! qui te touche
A te faire émigrer vers ma bouche !

— Mais, même plus de rimes à Lune...
Ah ! quelle regrettable lacune !

LITANIES

DES DERNIERS QUARTIERS DE LA LUNE

Eucharistie
De l'Arcadie,

Qui fais de l'œil
Aux cœurs en deuil,

Ciel des idylles
Qu'on veut stériles,

Fonts baptismaux
Des blancs pierrots.

Dernier ciboire
De notre histoire,

Vortex-nombril
Du Tout-Nihil,

Miroir et Bible
Des Impassibles,

Hôtel garni
De l'infini,

Sphinx et Joconde
Des défunts mondes,

O Chanaan
Du bon Néant,

Néant, La Mecque
Des bibliothèques,

Léthé, Lotos,
Exaudi nos !

AVIS, JE VOUS PRIE

Hélas ! des Lunes, des Lunes,
Sur un petit air en bonne fortune...
Hélas ! de choses en choses
Sur la criarde corde des virtuoses !...

Hélas ! agacer d'un lys
La violette d'Isis !...
Hélas ! m'esquinter, sans trêve, encore,
Mon encéphale anomaliflore
En floraison de chair par guirlandes d'ennuis !
O Mort, et puis?

Mais ! j'ai peur de la vie
Comme d'un mariage !
Oh ! vrai, je n'ai pas l'âge
Pour ce beau mariage !...

Oh ! j'ai été frappé de CETTE VIE A MOI,
L'autre dimanche, m'en allant par une plaine !
Oh ! laissez-moi seulement reprendre haleine,
Et vous aurez un livre enfin de bonne foi.

En attendant, ayez pitié de ma misère !
Que je vous sois à tous un être bienvenu !
Et que je sois absous pour mon âme sincère,
Comme le fut Phryné pour son sincère nu.

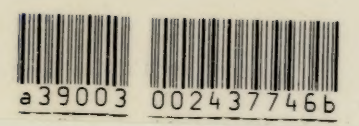
TABLE DES MATIÈRES

LE SANGLOT DE LA TERRE

LES COMPLAINTES

L'IMITATION DE NOTRE-DAME LA LUNE

Voir l'Appendice à la fin du tome II des *Poésies.*


a39003 002437746b